

QUAND L'HISTOIRE CRÈVE L'ÉCRAN

P. 26 LES SÉRIES
TÉLÉVISÉES HISTORIQUES
CONNAISSENT UN SUCCÈS
POPULAIRE CONSIDÉRABLE.
DES CHERCHEURS DE
L'UNIVERSITÉ SE PENCHENT
SUR LE PHÉNOMÈNE

ÉCONOMIE
CHEZ LES TRADERS,
TROP DE RISQUES
TUE LE RISQUE
PAGE 22

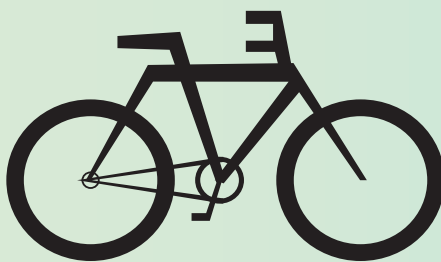
L'INVITÉ
PLONGÉE DANS
LES ÂGES SOMBRES
DE L'UNIVERS
PAGE 46

TÊTE CHERCHEUSE
BRONISLAW BACZKO
L'HISTOIRE
EN LUMIÈRES
PAGE 54



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Et pourquoi pas à vélo?



www.unige.ch/velo



A vélo à l'UNI



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

04 ACTUS

RECHERCHE

10 DROIT LE CORPS DE MON BOURREAU

Une enquête inédite sur la destinée post-mortem des criminels de masse montre que leur disparition n'est jamais un événement anodin.



14 DROIT LA LAW CLINIC DERRIÈRE LES BARREAUX

Le droit des personnes en détention provisoire à la prison de Champ-Dollon est au centre de la 3^e édition de la Law Clinic de l'UNIGE.

16 THÉOLOGIE SARAH GRIMKÉ, PIONNIÈRE DE L'ÉGALITÉ

En s'appuyant sur la Bible, cette fille de planteur de coton a été l'une des premières à militer pour une égalité complète entre hommes et femmes.

19 HISTOIRE DE L'ART REYNOLDS, PEINTRE EN TOUTES LETTRES

Grand portraitiste et premier président de la Royal Academy, Joshua Reynolds a légué à la postérité plus de 2000 manuscrits.

22 FINANCES TROP DE RISQUES TUE LE RISQUE

Une étude suggère que les traders travaillant sur des titres boursiers très volatils ont tendance à sous-estimer les risques liés à un produit financier dont la valeur varie normalement.



DOSSIER : QUAND L'HISTOIRE CRÈVE L'ÉCRAN



26 LES HISTORIENS S'ATTAQUENT AUX SÉRIES TV

Les séries télévisées historiques connaissent un succès populaire considérable. Des chercheurs se penchent sur le phénomène.

31 L'ÉTERNELLE SAGA DE LA LÉGENDE DU GRAAL

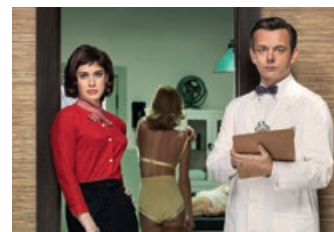
La série télévisée Kaamelott remet la légende arthurienne au goût du jour. Une opération dans la droite ligne des nombreux auteurs du Moyen-Âge qui ont jeté les bases de cette fameuse geste.

34 L'IDÉOLOGIE SOUS LE MANTEAU DU MYTHE

Les mythes du Nord ont été écrits au XIII^e siècle. Ils renseignent moins sur la religion scandinave du VIII^e siècle, telle qu'elle est montrée dans la série Vikings, que sur la géopolitique de l'époque à laquelle ils ont été rédigés.

37 «THE TUDORS» SEXUALISE LE CORPS DU ROI

La beauté du roi Henri VIII est au centre de la série télévisée de The Tudors. Celle-ci fait de la sexualité du monarque une grille de lecture de l'histoire. Un choix qui n'est pas du goût de tous.



40 LA LIBIDO ENTRE AU LABO

Masters of Sex relate la trajectoire du couple de chercheurs qui a posé les fondements de la sexologie moderne en cherchant à décrire la physiologie de l'orgasme.

43 LES COW-BOYS EN BLOUSE BLANCHE

The Knick raconte l'histoire de la chirurgie du début du XX^e siècle comme celle d'une conquête de nouveaux territoires médicaux rendue possible grâce à l'entrée de l'asepsie et de l'anesthésie dans le bloc opératoire.

PHOTO DE COUVERTURE: DR

RENDEZ-VOUS



46 L'INVITÉ LES ÂGES SOMBRES DE L'UNIVERS

Invité par la Fondation Yves et Inez Oltramare, l'astronome et écrivain vietnamien Trinh Xuan Thuan était de passage à Genève alors que son dernier ouvrage, la Plénitude du vide, vient de paraître. Rencontre.



50 EXTRA-MUROS GENÈVE, LA CHINE ET LE DURABLE

Former les générations futures aux enjeux du développement durable, c'est l'objectif de la « Summer school » organisée cet été dans le cadre du partenariat conclu entre l'UNIGE et l'Université chinoise de Tsinghua.



54 TÊTE CHERCHEUSE L'HISTOIRE EN LUMIÈRES

Eminent spécialiste de Rousseau, des Lumières et de la Révolution française, Bronislaw Baczkowski est décédé le 29 août dernier à l'âge de 92 ans. Hommage.

58 À LIRE

UNE THÈSE EN MATHÉMATIQUES PRIMÉE

Vladimir Kazeev, post-doctorant à la Section de mathématiques, a reçu la «ETH Medal» pour sa thèse de doctorat, intitulée «Quantized tensor-structured finite elements for second-order elliptic PDEs in two dimensions».

SWISSDECODE DISTINGUÉ PAR UN ACCÉLÉRATEUR DE START-UP

SwissDeCode, une spin-off de l'UNIGE, a été distinguée par le MassChallenge suisse. L'entreprise, qui a mis au point une technologie pour contrôler la qualité des produits de consommation, s'est vu décerner 50 000 francs par le principal accélérateur de start-up au monde.

ERIC HUYSECOM ÉLU À LA TÊTE DE LA SAFA

Le professeur Eric Huysecom (Unité d'anthropologie) a été élu à la présidence de la Society of Africanist Archaeologists (SAFA), une instance fondée en 1990 à l'Université de Floride.

ALINE HELG REMPORTE UN PRIX AUPRÈS DES LECTEURS DE «L'HEBDO»

L'ouvrage *Plus jamais esclaves!* d'Aline Helg, professeure au Département d'histoire générale (Faculté des lettres), a remporté le Prix de l'essai des lecteurs de *L'Hebdo* 2016.

LE PRIX VONTOBEL RÉCOMPENSE SASCHA ZUBER

Sascha Zuber, doctorant au Laboratoire de vieillissement cognitif, a été récompensé par le prix Vontobel. Doté de 10 000 francs, celui-ci distingue des recherches sur le vieillissement.

GÉOLOGIE MARINE

DE L'ADN DANS LES SÉDIMENTS RÉVÈLE LES TSUNAMIS DU PASSÉ

L'ADN d'organismes marins piégé depuis des millénaires dans des dépôts sédimentaires terrestres représente un outil prometteur pour l'identification et l'étude de tsunamis du passé. Telle est la conclusion à laquelle sont arrivés Jan Pawlowski, professeur associé au Département de génétique et évolution (Faculté des sciences), et ses collègues japonais et polonais dans une étude parue le 28 août dans la revue *Marine Geology*. Les auteurs ont analysé des carottes de sédiments extraites d'une zone humide côtière de l'île d'Hokkaido au nord du Japon. Ils y ont découvert du matériel génétique préservé dans des dépôts successifs d'une série de raz de marée connus et dont le plus ancien date d'il y a environ 2000 ans.

Il s'agit d'ADN appartenant à différentes espèces de foraminifère, des unicellulaires marins munis, pour la plupart d'entre eux, d'un squelette externe, appelé test. La forme de cette «coquille» varie beaucoup d'une espèce à l'autre, ce qui facilite en général leur identification. Dans l'étude d'Hokkaido, aucun test n'a été retrouvé dans les sédiments, seulement du matériel génétique mélangé à du sable riche en silicate, ce qui a permis sa préservation.

Cette trouvaille est importante dans la mesure où il existe peu de documentation historique sur les tsunamis de grande ampleur permettant d'établir une évaluation fiable des risques qui leur sont associés. Les deux derniers événements sont là pour le rappeler, celui du



26 décembre 2004 dans l'océan Indien et celui du 11 mars 2011 au large du Japon, qui ont hissé les tsunamis au rang de catastrophe naturelle causant le plus de victimes et de dégâts matériels et économiques.

Les archives géologiques fournissent certes un certain nombre de renseignements sur les raz de marée plus anciens tels que l'extension minimale, la profondeur et la vitesse de progression des inondations d'eau de mer qui leur sont associés.

Le problème, c'est que l'identification de ces dépôts est souvent difficile, voire impossible, notamment parce qu'ils se confondent avec les sédiments normaux de la région ou parce qu'ils sont rapidement dégradés.

L'étude parue dans *Marine Geology* apporte la preuve de principe que l'analyse de l'ADN d'organismes marins piégé dans les sédiments représente une technique capable de contourner ces obstacles.

PHARMACIE

TROUVER LES BONNES COMBINAISONS DE MÉDICAMENTS

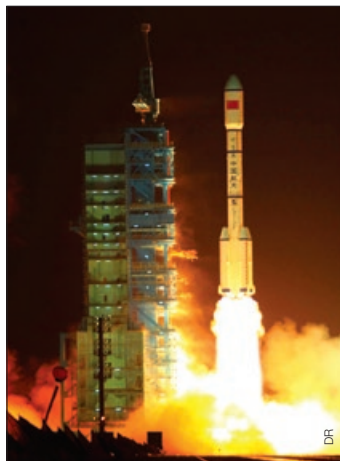
Dans un article paru le 14 janvier dans la revue *Nature Protocols*, Patrycja Nowak-Sliwinska, professeure assistante à la Section de pharmacie (Faculté des sciences) et ses collègues décrivent un protocole facilitant la découverte de combinaisons synergiques de médicaments pour le traitement de diverses maladies, y compris les cancers et les maladies infectieuses.

Selon les auteurs, la combinaison synergique de médicaments permet d'administrer des doses de produit plus faibles – ce qui réduit les

effets secondaires et les risques d'apparition de résistance – tout en étant plus efficace que les médicaments pris de manière isolée.

Pour faire face au nombre énorme de combinaisons possibles, les chercheurs ont développé une méthode alliant des tests expérimentaux et l'utilisation d'algorithmes permettant d'économiser des mois d'efforts en laboratoire. La durée d'un processus complet d'optimisation est estimée à environ quatre semaines.

LE DÉTECTEUR POLAR A ÉTÉ MIS SUR ORBITE PAR LA CHINE



Le détecteur d'astroparticules POLAR a été lancé avec succès le 15 septembre depuis Jiuquan en Chine et est actuellement installé sur le laboratoire spatial chinois «Tiangong 2». POLAR est issu d'une collaboration de dix ans entre des chercheurs du Département de physique nucléaire et corpusculaire (Faculté des sciences), de l'Institut Paul Scherrer, de l'Institut of High Energy Physics de Beijing et du Narodowe Centrum Bada Jadrowych de Pologne. Son objectif consiste à mesurer durant deux ans la polarisation des photons émis par les sursauts gamma. Ces derniers sont des explosions puissantes et rapides générant une lumière très intense. Survenant environ une fois par jour dans des galaxies lointaines, elles ne durent que quelques secondes. Les scientifiques soupçonnent qu'il s'agit d'explosions d'étoiles hypermassives mais ce n'est encore qu'une hypothèse. La mesure de la polarisation des photons permettra d'obtenir des indices sur le processus de leur production et donc d'identifier la source de ces sursauts.

HORLOGE BIOLOGIQUE

DU RÔLE DE LA TEMPÉRATURE DANS L'HORLOGE BIOLOGIQUE

Chacune de nos cellules possède une horloge moléculaire constituée d'un ensemble de «gènes horlogers». Au cours de la journée, l'expression de ces gènes varie et cette fluctuation influence de nombreuses fonctions biologiques dont la température du corps. Cette dernière agit à son tour sur la production quotidienne d'une protéine, appelée CIRBP, qui, bouclant ainsi la boucle, renforce l'activation de certains gènes horlogers. Dans un article paru le 15 septembre dans la revue *Genes & Development*, une équipe

du Département de biologie moléculaire (Faculté des sciences), en collaboration avec des chercheurs de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne, montre comment, dans cette boucle complexe, la cellule parvient à produire la bonne quantité de protéine CIRBP au cours de la journée. Cette protéine joue par ailleurs un rôle essentiel dans le développement de certains cancers puisqu'elle a la capacité d'accélérer ou de ralentir la prolifération de cellules malignes.

BIOLOGIE MOLÉCULAIRE

SUIVRE L'ACTIVITÉ DE 3000 GÈNES EN MÊME TEMPS, C'EST POSSIBLE

Une équipe de biologistes genevois a mis au point une technique permettant d'identifier tous les facteurs de transcription impliqués dans n'importe quel processus cellulaire et en réponse à n'importe quel signal biologique. Ce résultat a été publié dans la revue *Genes & Development* du 15 août. Les applications sont innombrables, que ce soit dans le domaine médical ou dans celui de la biologie fondamentale.

Toutes les cellules du corps produisent des protéines en réponse à des signaux qu'elles perçoivent de l'extérieur. Les cellules bêta du pancréas fabriquent par exemple de l'insuline juste après le repas pour capter le sucre dans le sang, tout comme les globules blancs se mettent à sécréter des anticorps lorsqu'un microbe indésirable envahit l'organisme.

Le signal extérieur capté par la cellule active est plus précisément une cascade biochimique à l'issue de laquelle un facteur de transcription finit par se lier à des séquences d'ADN spécifiques dans une région appelée «promoteur» et située en amont du gène visé. Ce dernier se réveille alors et met en route la machine à synthétiser la protéine souhaitée.

«Il existe plus de 1000 facteurs de transcription humains qui régulent l'essentiel des processus cellulaires», explique Ueli Schibler, professeur honoraire au Département de biologie moléculaire (Faculté des sciences). *Pouvoir identifier en parallèle tous ceux impliqués dans diverses fonctions permettrait de gagner beaucoup de temps dans de nombreux projets de recherche.*

A cette fin, le biologiste et son groupe ont mis au point une technique de criblage basée sur une librairie de quelque 3000 promoteurs suivis d'un marqueur de luminescence et de «codes-barres génétiques». La totalité de ces promoteurs est introduite dans des cellules humaines en culture qui sont ensuite stimulées par un signal. Les gènes de la librairie qui sont ainsi activés produisent de l'ARN messager que l'on peut identifier grâce aux codes-barres auxquels ils sont associés. L'analyse permet de retrouver les promoteurs puis, à l'aide d'une base de données existante, les facteurs de transcription qui se lient à ces séquences.

Cette méthode, baptisée *Barcoded Synthetic Tandem Repeat Promoter (BC-STAR-PROM) screening*, s'appuie sur une technique mise au point par le groupe en 2013 déjà mais qui ne fonctionnait alors qu'avec un promoteur à la fois. Elle a été optimisée afin de pouvoir suivre simultanément l'activité de quelque 3000 d'entre eux au cours d'une seule expérience.

La technologie peut être appliquée à n'importe quel projet de recherche visant à explorer l'effet cellulaire d'un signal biologique ou d'une substance chimique. Elle permet par exemple d'identifier les facteurs de transcriptions activés – ou inhibés – par un médicament, une infection ou un traitement. Les chercheurs genevois ont déjà utilisé leur technique pour identifier les facteurs de transcription stimulés par la vinblastine, un médicament employé en chimiothérapie pour traiter différents types de tumeurs.

NEUROSCIENCES

VUE, TOUCHER ET OÛÏE À PARTIR DES MÊMES GÈNES



Dans le cerveau d'un nouveau-né, le traitement de la vision, du toucher et de l'ouïe n'est pas encore totalement au point. A ce moment, les gènes exprimés dans les neurones destinés à prendre en charge chacun de ces sens sont en effet identiques. C'est un peu comme des kits, connectés aux organes récepteurs (yeux, peau, tympons...), qui commencent à se différencier dès que les premiers stimuli extérieurs parviennent au cerveau. C'est ce que montre une étude menée par l'équipe de Denis Jabaudon, professeur au Département des neurosciences fondamentales (Faculté de médecine), et parue dans la revue *Nature* du 6 octobre.

Les chercheurs sont partis du constat que les circuits neuronaux de la vue, du toucher et de l'ouïe, lorsqu'ils sont en place, suivent un chemin identique. Celui-ci commence par l'excitation d'un récepteur sensible à la lumière ou à une pression mécanique. L'activation est alors directement transmise vers des «noyaux d'ordre inférieur» situés dans le thalamus, une partie du cerveau qui est en quelque sorte

le standard de réception et de distribution des stimuli liés à la perception du monde extérieur.

Le signal effectue ensuite un curieux va-et-vient: il monte une première fois dans le cortex, siège de la perception consciente, avant de redescendre vers le thalamus (dans des «noyaux d'ordre supérieur», cette fois-ci) puis de remonter une seconde fois dans le cortex (là aussi dans une aire distincte et voisine de la première).

Les chercheurs genevois ont étudié très précisément l'expression génétique et les câblages neuronaux du cerveau de souris jeunes de 3 jours, un âge où les neurones du thalamus, après une période de croissance, atteignent le cortex.

Il en ressort qu'au cours du développement, les circuits neuronaux tactiles, visuels et auditifs possèdent initialement une structure d'expression génétique commune. Celle-ci est, dans un second temps, modulée par les stimuli provenant des organes de perception situés dans les yeux, les oreilles et la peau. Ce processus ne prend que quelques jours chez la souris et probablement de nombreux mois chez l'être humain. Ces résultats expliquent comment ces voies peuvent se compenser mutuellement, par exemple lorsque le toucher ou l'ouïe se développent au-delà de la normale chez les aveugles de naissance. Ils permettent aussi d'expliquer comment des interférences sensorielles, y compris les synesthésies (associations de deux ou plusieurs sens, comme la perception de couleurs lorsqu'on entend un son) et les hallucinations, se produisent chez les personnes atteintes de troubles neuro-développementaux tels que l'autisme ou la schizophrénie.

MÉDECINE

PLUS DE TROUBLES PSYCHIQUES QUE PRÉVU CHEZ LES AÎNÉS

Une personne âgée sur deux a souffert de troubles psychiques au cours de sa vie et une sur trois au cours de la dernière année. Près d'une sur quatre est touchée en ce moment par une de ces affections, les plus fréquentes étant l'anxiété, les troubles de l'humeur et ceux liés à l'abus de substances. Cette prévalence est significativement plus élevée que ce que les études antérieures ont montré jusqu'à présent. Telle est la conclusion d'une vaste étude européenne (MentDis_ICF65+) publiée dans *The British*

Journal of Psychiatry du mois de septembre 2016 et à laquelle a participé Alessandra Canuto, privat-docent au Département de psychiatrie (Faculté de médecine). Conduite dans six pays, dont la Suisse, et auprès de 3142 hommes et femmes âgés de 65 à 84 ans, l'enquête est basée sur un questionnaire spécialement mis au point. Celui-ci utilise notamment des phrases simples afin de s'adapter aux capacités cognitives des personnes âgées qui souffrent en particulier de problèmes d'attention.

DEUX PROFESSEURS AU CONSEIL DE LA RECHERCHE DU FNS

Ruth Durrer, professeure au Département de physique théorique, et Alberto Morpurgo, professeur au Département de physique de la matière quantique (Faculté des sciences), ont été élus au Conseil de la recherche du Fonds national pour la recherche scientifique au sein de la Division «mathématiques, sciences naturelles et de l'ingénieur».

ERASMUS+ EST PROLONGÉ JUSQU'À FIN 2017

Le Conseil fédéral a annoncé qu'il prolongeait jusqu'à fin 2017 la solution transitoire pour la participation de la Suisse au programme européen de mobilité «Erasmus +». Les étudiants, les personnes en formation et les professionnels suisses de tous les niveaux de formation continueront de profiter des activités de mobilité européenne, tandis que les institutions suisses de formation pourront participer à des projets de coopération avec leurs partenaires européens.

<http://unige.ch/~erasmus-plus>

PRIX DE L'INNOVATION À TROIS CHERCHEURS DES SCIENCES PHARMACEUTIQUES

Chercheurs à la Section des sciences pharmaceutiques (Faculté des sciences), Pierre Maudens, Eric Allémann et Olivier Jordan ont obtenu le 20 octobre dernier le Prix 2016 de l'Innovation offert par la Fondation privée des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG). Cette distinction récompense leur projet «HA-nano», du nom d'un dérivé de l'acide hyaluronique formant spontanément des nanoparticules susceptibles de traiter l'arthrose et d'être utilisé pour des applications dermatologiques.

GÉNÉTIQUE

DES CHERCHEURS ONT DÉCODÉ LE GÉNOME D'UN RAVAGEUR DE FEUILLUS, LE CAPRICORNE ASIATIQUE



Une équipe de généticiens a réalisé le séquençage complet du génome du coléoptère *Anoplophora glabripennis*, aussi connu sous les appellations de longicorne ou capricorne asiatique. Cette avancée ouvre la voie à une meilleure compréhension de la biologie de cette espèce d'insecte invasive venue d'Asie et qui s'attaque depuis plusieurs années aux érables, bouleaux, saules, ormes et peupliers d'Europe

et d'Amérique du Nord. Publiée le 11 novembre dans la revue *Genome Biology*, cette étude a impliqué des chercheurs de 30 institutions à travers le monde parmi lesquels Panagiotis Ioannidis et Robert Waterhouse, tous deux chercheurs au Département de médecine génétique et développement (Faculté de médecine) et à l'Institut suisse de bioinformatique.

Le capricorne asiatique a probablement été importé dans les années 1990 sous forme de larves cachées à l'intérieur de caisses de transport en bois.

La femelle adulte se fraie en effet un chemin à travers l'écorce des arbres pour pondre ses œufs dans un petit trou. Dès l'éclosion, la larve dispose ainsi autour d'elle de tout ce qu'il faut pour se nourrir. En croissant, elle fore de nouveaux tunnels qui pénètrent profondément dans le cœur des arbres. Au cours d'un cycle de vie, elle peut consommer jusqu'à 1000 cm³ de bois.

Une fois adultes, les coléoptères produisent en général la génération suivante dans l'arbre où ils sont nés. Les infestations trop massives finissent toutefois par tuer ce dernier, obligeant le parasite à se disperser sur d'autres hôtes.

Aujourd'hui, de nouvelles lois imposent aux

matériaux de transport en bois provenant de Chine d'être traités de manière à tuer les larves d'*Anoplophora glabripennis*. Ces mesures, alliées à des inspections régulières des arbres et à une sensibilisation croissante de la population ont contribué à limiter les nouvelles invasions et la diffusion du parasite, notamment en Suisse.

Mais le mal est fait et le longicorne asiatique est inscrit par l'Office fédéral de l'environnement sur la liste des plus de 100 espèces invasives présentant une menace dans le pays, au même titre que le moustique tigre, la pyrale du buis ou la coccinelle asiatique. L'Institut fédéral de recherches sur la forêt, la neige et le paysage le considère, quant à lui, comme le ravageur le plus dangereux s'attaquant aux feuillus.

Entre autres choses, le séquençage et l'annotation du génome du coléoptère ont permis d'identifier le jeu entier de gènes permettant à cet insecte de se nourrir du bois des arbres. Le développement de ce répertoire génétique doit beaucoup à la duplication de nombreuses séquences (et à l'acquisition par ces copies de fonctions différentes) mais aussi à l'acquisition de nouveaux gènes provenant de champignons ou de bactéries.

ABONNEZ-VOUS À « CAMPUS » !

Découvrez les recherches genevoises, les dernières avancées scientifiques et des dossiers d'actualité sous un éclairage nouveau. Des rubriques variées vous attendent traitant de l'activité des chercheurs dans et hors les murs de l'Académie. L'Université de Genève comme vous ne l'avez encore jamais lue !

Université de Genève
Presse Information Publications
24, rue Général-Dufour
1211 Genève 4
Fax 022 379 77 29
campus@unige.ch
www.unige.ch/campus

Abonnez-vous par e-mail (campus@unige.ch) ou en remplissant et en envoyant le coupon ci-dessous :

☐ Je souhaite m'abonner gratuitement à « Campus »

Nom

Prénom

Adresse

N° postal/Localité

Tél.

E-mail

BIOLOGIE

LE TALON D'ACHILLE DE LA RÉSISTANCE AUX ANTIBIOTIQUES

La bactérie *Pseudomonas aeruginosa* a mauvaise réputation. Elle est responsable d'infections mortelles et du développement de résistances aux antibiotiques de dernier recours. Dans un article paru le 3 octobre dans la revue *Genes*, Karl Perron, chargé d'enseignement au Département de botanique et biologie végétale (Faculté des sciences), et ses collègues présentent toutefois ce qu'ils estiment être le talon d'Achille du redoutable pathogène.

Pseudomonas aeruginosa est une bactérie ubiquitaire que l'on trouve aussi bien dans la terre que dans l'eau. Opportuniste, ce microorganisme est capable de coloniser et de survivre à l'intérieur de l'être humain. Profitant d'un affaiblissement de son hôte, il peut même devenir pathogène. Les infections qu'il provoque sont difficiles et parfois impossibles à traiter en raison de sa résistance à de nombreux types d'antibiotiques. Les chercheurs savent que des concentrations élevées de certains métaux tels que le zinc peuvent induire chez ces bactéries une

telle résistance, en particulier aux antibiotiques de dernier recours de la famille des carbapénèmes, tout en provoquant une hausse de leur virulence. Il se trouve que le zinc est parfois présent en quantités anormales dans les sécrétions pulmonaires de patients atteints de mucoviscidose et dans certaines sondes urinaires.

Les carbapénèmes pénètrent dans les bactéries en passant à travers une porine particulière, une sorte de canal servant normalement à importer des nutriments. Le zinc a pour effet d'induire une répression de la production de cette porine. Dans l'article de *Genes*, l'équipe de Karl Perron montre que le principal acteur de cette répression est la protéine bactérienne *Host factor q* (Hfq).

En étudiant une bactérie mutante modifiée de telle façon qu'elle n'exprime pas Hfq, les scientifiques ont découvert qu'elle ne réagit plus au zinc et à d'autres métaux, devenant par conséquent incapable de développer une résistance aux carbapénèmes.

NOUVEAU CENTRE DE COMPÉTENCES EN ÉTUDES EUROPÉENNES

L'Université de Genève a inauguré, le vendredi 21 octobre, un «Centre de compétences Dusan Sidjanski en études européennes». Logée au sein du Global Studies Institute, la structure, nommée en l'honneur d'un ancien professeur, sera dédiée à l'enseignement et à la recherche en études européennes.

UNE THÈSE SUR LE TRAITEMENT DE L'EAU EN MALAISIE PRIMÉE

Fatehah Mohd Omar, doctorante de l'Institut des sciences de l'environnement ayant soutenu sa thèse en 2015, obtient le prix «L'Oréal Unesco for Woman in Science 2016». Ses travaux portent sur la question de l'optimisation des processus de traitement de l'eau en Malaisie. Cette distinction est assortie d'une bourse.

SCIENCES DE LA TERRE

IL Y A 4 MILLIARDS D'ANNÉES, LES PREMIERS CONTINENTS SE SONT FORMÉS COMME L'ISLANDE



Une étude publiée le 19 septembre dans la revue *Nature Geoscience* a permis de donner un âge précis à la plus ancienne roche continentale connue sur Terre. Un échantillon prélevé sur des gneiss du nord-ouest du Canada a en effet été daté à 4,02 milliards d'années avant notre ère, c'est-à-dire vers la fin du premier éon géologique appelé l'Hadéen (une période qui couvre celle allant de 4,6 à 4 milliards d'années avant notre ère). A cette époque, la planète était alors entièrement couverte d'un vaste océan. Il n'existe alors que de la croûte océanique.

La croûte continentale, plus légère et d'une composition chimique très différente, commence à peine à apparaître. Tout l'enjeu consiste à savoir à quoi elle ressemblait.

«Des roches continentales aussi anciennes sont extrêmement rares aujourd'hui», explique Joshua Davies, post-doctorant dans l'équipe d'Urs Schaltegger, professeur au Département des sciences de la terre (Faculté des sciences), et coauteur de l'article. On connaît donc mal leur composition qui est

pourtant une donnée essentielle pour comprendre comment les tout premiers continents ont évolué.»

L'un des affleurements connus sont les gneiss d'Acasta dans les Territoires du nord-ouest au Canada, qui représentent le morceau de croûte continentale le plus ancien que l'on connaisse.

Les chercheurs ont analysé des cristaux de zircon contenus dans des échantillons prélevés sur place. Ces cristaux sont aussi vieux que la roche. Ils croissent progressivement lors du refroidissement du magma et leur

composition fournit des renseignements sur ce processus et sur les conditions qui l'ont entouré. Il en ressort d'abord que ces gneiss sont effectivement vieux de 4,02 milliards d'années. Les auteurs apportent ainsi la preuve qu'il s'agit bien de la plus ancienne roche continentale connue. Ensuite, l'analyse de la composition isotopique des cristaux de zircon ainsi que celle de la roche dans son ensemble ont montré que cette unité géologique n'a pas subi de dérive ni d'interaction avec une éventuelle plaque continentale plus ancienne encore.

«Cela signifie que le morceau de croûte continentale que nous avons étudié est apparu dans un contexte dans lequel la tectonique des plaques n'existait pas encore», précise Joshua Davies. Nos résultats montrent qu'il a été formé par cristallisation fractionnée à partir d'un magma basaltique. En d'autres termes, ce gneiss est né de la fusion de la croûte océanique sous l'effet probable d'une remontée de magma. C'est le même phénomène qui a été à l'œuvre pour la formation de l'Islande. La majorité de la croûte continentale qui existe aujourd'hui sur Terre est issue d'un processus de production très différent, basé notamment sur le phénomène de la subduction.»

GÉNÉTIQUE

L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE PARTICIPE AU DÉCRYPTAGE DU GÉNOME DU SPHINX DU TABAC



TRAVIS WITT

« Qui es-tu ? » demande d'une voix endormie et traînante la chenille fumeuse de narguilé à l'héroïne d'*Alice au pays des merveilles*. « Qui es-tu toi-même ? » interrogent à leur tour les 114 scientifiques signataires d'un article paru le 12 août dans le journal *Insect Biochemistry and Molecular Biology*. Et les auteurs, parmi lesquels compte Robert Waterhouse, chercheur au Département de médecine génétique et développement (Faculté de médecine), de fournir une réponse avec la publication du génome complet de *Manduca sexta*, une chenille qui a peut-être inspiré Lewis Carroll lors de l'écriture de son roman et dont la forme adulte est un papillon connu sous le nom de sphinx du tabac.

Ravage dans les cultures Cet insecte vit en Amérique où sa larve fait des ravages dans les cultures de tabac, de pommes de terre, de tomates et de poivrons. L'appétit insatiable de la chenille se retrouve d'ailleurs dans son nom, *Manduca* signifiant glouton en latin. Une caractéristique qui explique aussi comment elle peut atteindre une taille de 10 centimètres et un poids de 10 grammes.

Les mensurations exceptionnelles de ce lépidoptère facilitent sa dissection et la reconnaissance de ses organes, ce qui en fait un excellent modèle de laboratoire. Facile à élever, l'insecte

est ainsi utilisé depuis une quarantaine d'années pour des expériences biochimiques et physiologiques.

Jusqu'à présent, ces études en laboratoire ont permis d'effectuer des avancées notables dans de nombreux domaines tels le développement animal et la métamorphose des insectes, les fonctions du système immunitaire et leur rôle dans les interactions avec les agents pathogènes ou les parasites, la chimie mise en œuvre dans la lutte entre les insectes nuisibles et les plantes sur lesquels ils se nourrissent, etc.

Le séquençage et l'annotation du génome entier du sphinx du tabac permettent désormais aux chercheurs d'identifier les composants génétiques qui se trouvent à la base des processus biologiques qu'ils étudient depuis des années. Rien que dans le domaine du système immunitaire, les chercheurs ont ainsi mis en évidence 600 nouveaux gènes impliqués dans les phénomènes de défense contre certains pathogènes.

En tout, *Manduca sexta* compte 15 451 gènes. Il n'est pas le premier lépidoptère (un ordre qui compte tout de même plus de 150 000 espèces) à voir son génome séquencé. Avant lui, le ver à soie (*Bombyx mori*), les papillons *Danaus plexippus*, *Heliconius melpomene*, *Melitaea cinxia*, *Papilio glaucus*, *Plutella xylostella* et *Spodoptera frugiperda* sont également passés par là.

« Une des curiosités du génome de ces animaux est que l'ordre des gènes est préservé entre les différentes espèces de papillons, ce qui n'est pas du tout le cas chez les autres insectes, commente Robert Waterhouse. Cette particularité est peut-être due aux propriétés structurelles spéciales des chromosomes de ces lépidoptères. »

Feuilles de mûre Le sphinx du tabac appartient à la même super famille que le ver à soie (les *Bombycoidea*), ce qui aurait pu constituer un obstacle à la mobilisation de tant d'efforts pour le décryptage de son génome. Mais la biologie des deux espèces diffère radicalement. Le second est en effet un insecte domestiqué se nourrissant exclusivement de feuilles de mûres tandis que le premier est un animal sauvage se repaissant de plusieurs espèces de solanacées. Ce régime alimentaire a d'ailleurs poussé *Manduca sexta* à trouver des solutions physiologiques pour tolérer des substances chimiques toxiques dont la nicotine.

Autre particularité : le sphinx du tabac représente une cible de choix pour la guêpe parasitoïde *Cotesia congregata* qui pond ses œufs dans la larve, ce qui entraîne sa mort. Un phénomène qui est utilisé comme lutte biologique pour contrôler ce ravageur et préserver les cultures.

CRIMES DE MASSE

QUAND LES BOURREAU
TROMPENT LA MORT

LE DÉCÈS D'UN
TYRAN, D'UN CRIMINEL
DE MASSE OU D'UN
AGENT DU TERRORISME
INTERNATIONAL N'EST
JAMAIS ANODIN. UNE
ENQUÊTE COLLECTIVE
TENTE D'EN CERNER
LES IMPLICATIONS EN
ANALYSANT LA DESTINÉE
POST MORTEM DE
QUELQUES-UNS DES
PRINCIPAUX BOURREAU
DU XX^E ET DU XXI^E SIÈCLE

Que faire du corps de son bourreau ? Après la mort d'un tyran, le jugement d'un criminel de masse ou la « neutralisation » d'un terroriste, comment éviter que ceux-ci ne se transforment en martyr ou que leur sépulture ne devienne un objet de culte ? Face à ces questions, les démocraties s'avèrent incapables de formuler une réponse garantissant à la fois justice et réparation. C'est ce que montre l'ouvrage consacré au traitement post mortem de quelques-uns des principaux bourreaux (au sens anglais de *perpetrator*) du XX^e et du XXI^e siècle et dirigé par Sévane Garibian, professeure boursière du Fonds national suisse la recherche scientifique au Département de droit pénal (Faculté de droit). Un ouvrage collectif réunissant une douzaine de contributions venues du droit mais aussi de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie ou de la littérature qui déflore un sujet encore largement inexploré et qui est publié simultanément en français (aux Editions Pétra) et en espagnol (chez l'éditeur argentin Miño y Dávila).

« L'idée de ce livre s'est concrétisée alors que j'étais membre d'un projet européen intitulé « Corpses of Mass Violence and Genocide » dont le thème est la postérité des violences de masse et des génocides contemporains, explique Sévane Garibian. Elle consiste à proposer un renversement de perspective en nous intéressant non pas à la mémoire des victimes, comme le font de plus en plus de travaux aujourd'hui, mais au sort réservé aux dépouilles de

leurs bourreaux. Un sujet tabou, qui n'a pratiquement pas été étudié par les sciences sociales et juridiques, alors même qu'il touche à des problématiques fondamentales comme la construction du récit national, la fondation de la mémoire collective, la réussite ou l'échec d'une transition politique ou la question du traitement juridique du passé. En d'autres termes, la fin du bourreau n'est jamais anodine. Elle véhicule toujours des enjeux majeurs sur le plan du droit, de la politique, de l'idéologie ou de la culture. »

Le premier cas de figure analysé par les auteurs

**« CE LIVRE PROPOSE
UN RENVERSEMENT
DE PERSPECTIVE EN
S'INTÉRESSANT NON
PAS À LA MÉMOIRE
DES VICTIMES MAIS AU
SORT RÉSERVÉ AUX
DÉPOUILLES DE LEURS
BOURREAUX »**

est celui qui voit le bourreau s'éteindre de mort naturelle. Une issue qu'ont notamment connue Pol Pot, Bokassa, Idi Amin Dada, Franco, Pinochet, Milosevic ou encore Videla (retrouvé mort sur les toilettes de sa prison). Cette sortie de scène « en douceur », qui survient le plus souvent à un âge avancé (80 ans pour



Amin Dada, 83 pour Franco, 91 pour Pinochet) est la plus choquante pour les victimes et les opposants. D'une part, parce que la vulnérabilité liée au vieillissement tend à créer une certaine forme d'empathie envers le bourreau et, de l'autre, parce qu'elle laisse un goût d'inachevé. *«Le sentiment qui prédomine dans de telles circonstances est que la mort offre une échappatoire au génocidaire ou au criminel de masse, confirme Sévane Garibian. Et cette forme d'impunité est encore renforcée lorsque le décès est suspect – ce qui donne l'impression que le bourreau a choisi sa mort – ou lorsque celui-ci interrompt et éteint une procédure judiciaire.»* A cet égard, la trajectoire de Slobodan Milosevic est emblématique. Président de la Serbie de 1989 à 1997, puis président de la République fédérale de Yougoslavie de 1997 à 2000, l'homme politique comparait en 2002 devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie de La Haye où il doit répondre de crimes contre l'humanité, d'infractions graves aux Conventions de Genève et de violations des lois ou coutumes de guerre.

Le 11 mars 2006, après cinq ans de procédures controversées, Milosevic est retrouvé mort dans sa cellule de La Haye. Officiellement, la cause du décès est un infarctus du myocarde. Mais très vite les rumeurs circulent : on évoque tantôt un empoisonnement, tantôt un suicide déguisé. Et le doute est encore renforcé par le fait que le corps du premier président à avoir été inculpé dans l'exercice de ses fonctions pour crimes de masse n'est à aucun moment exposé publiquement avant son transfert vers Belgrade – où se tient un hommage réunissant plus de 50 000 partisans et de nombreuses personnalités politiques et culturelles occidentales –, puis son inhumation dans sa ville natale de Požarevac. *«La contribution de Florence Hartmann (qui a été porte-parole du procureur du Tribunal pénal international pour l'Ex-Yougoslavie, puis du Tribunal pénal international pour le Rwanda avant d'être inculpée à son tour pour avoir divulgué des informations confidentielles, ndlr) montre que cette «mort-délivrance» entraîne bien plus que l'extinction pénale, complète Sévane Garibian. Elle permet en quelque sorte une*

réécriture de l'Histoire en alimentant le déni de celui qui s'est toujours présenté comme un martyr de la justice et des grandes puissances occidentales, défiant ses juges et leur légitimité.» Le cas de Pol Pot n'est pas très différent. Arrêté et condamné à la prison à perpétuité par ses propres troupes, le leader du Kampuchéa démocratique – régime responsable de la mort de 1,7 million de personnes, soit 20% de la population totale du Cambodge de l'époque – décède le 15 avril 1998 alors qu'il se trouve en résidence surveillée. Là encore, la cause officielle du décès est une crise cardiaque. Cependant, l'absence d'autopsie, la rapidité avec laquelle la crémation est organisée, sur un lit de pneus, et le peu de témoins qui ont pu y assister donnent lieu à des controverses quant à la nature exacte du décès et à l'identité réelle du défunt. Résultat : son cénotaphe, situé aux abords d'un immense casino, est aujourd'hui devenu, selon l'anthropologue Yvonne Guillou, une attraction touristique faisant l'objet de pratiques funéraires ne ressemblant à aucune autre au Cambodge et sur laquelle l'ombre du génocidaire continue de planer.

MAUSOLÉE CONTENANT LES RESTES DU GÉNÉRAL FRANCO À SAN LORENZO DE EL ESCORIAL (ESPAGNE). UN MONUMENT CONÇU PAR LE CAUDILLO LUI-MÊME POUR HONORER LES COMBATTANTS NATIONALISTES MORTS DURANT LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE. DES RESTES DE RÉPUBLICAINS S'Y TROUVENT ÉGALEMENT, DÉPLACÉS LÀ SANS LE CONSENTEMENT DE LEURS FAMILLES.



Bien que plus rare, la mise à mort par voie judiciaire est, elle aussi, problématique. La procédure, qui a conduit à la pendaison des principaux dignitaires nazis ayant survécu au conflit au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale ou à celle du dirigeant irakien Saddam Hussein, a en effet un objectif ambigu. Cherchant à résoudre la quadrature du cercle, elle vise ainsi à la fois à offrir à l'opinion le spectacle d'une sorte d'expiation publique tout en évitant que les sépultures des victimes ne deviennent des lieux de culte. Un double objectif globalement atteint dans le cas des dignitaires du III^e Reich – les dépouilles des condamnés ayant été incinérées avant d'être dispersées – mais pas complètement rempli pour ce qui est du «Boucher de Bagdad». Le sanctuaire où il repose aujourd'hui, après avoir été enterré devant des centaines de fidèles, a fait l'objet d'une fréquentation soutenue au moins jusqu'en 2009, date de l'interdiction gouvernementale d'organiser des visites collectives sur le site.

«Dans le cas présent, qui implique une mise en scène de la mise à mort, il y a un risque de confusion entre ce que l'on peut raisonnablement espérer de la justice et les attentes des victimes en termes de vengeance ou de réparation», commente Sévane Garibian.

«LE DROIT À LA VIE, L'UN DES DROITS DE L'HOMME LES MIEUX ÉTABLIS, NE PROTÈGE-T-IL PAS JUSQU'AU PLUS IMPITOYABLE DES TYRANS?»

D'où un sentiment de frustration. Par ailleurs, il s'agit le plus souvent d'une justice de vainqueur basée sur un droit d'exception qui peut, comme le montre l'exemple de Nuremberg, déroger aux normes habituelles en étant, par exemple, appliqué de manière rétroactive.»

Dernière catégorie prise en compte par les auteurs, l'exécution extrajudiciaire apparaît comme une mesure qui s'avère le plus souvent contre-productive. D'abord parce que la violence qu'elle implique heurte de front des valeurs

qui constituent le fondement de nos démocraties. Comme le demande Elodie Tranchez, spécialiste en droit international à la Webster University de Genève dans sa contribution, «dans une société internationale marquée par la protection des droits de l'homme (notamment le droit à la vie), par la neutralité du droit international ainsi que par les immunités dues aux chefs d'Etat, le droit à la vie, l'un des droits de l'homme les mieux établis, ne protège-t-il pas jusqu'au plus impitoyable des tyrans?»

Ensuite et surtout, parce que la méthode atteint rarement l'objectif poursuivi. Loin d'assurer la disparition du bourreau – au sens littéral du terme – sa mise à mort violente en fait, au contraire, presque systématiquement un martyr aux yeux de ses partisans.

C'est manifeste pour un personnage comme Talaat Pacha, 280^e grand vizir de l'Empire ottoman et principal responsable du génocide arménien. Abattu par un survivant en pleine rue le 15 mars 1921 après avoir été condamné *in absentia* à Constantinople et s'être réfugié à Berlin, le chef d'Etat déchu a été inhumé en

grande pompe dans la capitale allemande, puis transféré à Istanbul, sur décision d'Hitler, en 1943. Il repose aujourd'hui dans un mausolée construit à la mémoire du « héros de la patrie » sur la Colline du Monument de la Liberté, en plein cœur de la capitale turque.

« *Fait relativement rare, la patrimonialisation est ici pleinement assumée par l'Etat*, note Sévane Garibian. *Elle se nourrit d'un déni institutionnalisé par rapport au passé génocidaire de la Turquie. Il en va d'ailleurs de même en Espagne, où les restes de Franco sont conservés à l'intérieur d'une immense basilique construite par des prisonniers républicains et situés dans la « Valle de los Caídos » (La vallée de ceux qui sont tombés).* »

Comme il l'avait lui-même prédit, le personnage façonné par Mussolini a également survécu à son enveloppe physique. Sauf qu'ici, c'est surtout le récit rocambolesque des vicissitudes subies par sa dépouille qui ont contribué à alimenter le mythe et à assurer une certaine pérennité à ses idées politiques. Capturé puis fusillé par des partisans en avril 1945 dans des circonstances qui restent obscures, le « Duce » est ensuite livré à la foule et pendu par les pieds sur une place de Milan avant d'être inhumé dans une tombe anonyme. Volée par des admirateurs, retrouvée dans une malle, cachée par les autorités, sa dépouille est finalement ensevelie dans sa ville natale lors d'une cérémonie publique. Et l'histoire ne s'arrête pas là puisqu'en 2005 sa famille demande le transfert de ses restes à Rome, relançant une nouvelle fois le débat sur le traitement de son héritage politique.

Enfin, que dire des opérations menées pour neutraliser l'instigateur des attentats du

11 septembre 2001, Oussama Ben Laden ? L'ancien ennemi public n° 1 planétaire a été exécuté hors écran lors d'un raid des forces spéciales américaines dans la périphérie de la ville d'Abbottabad au Pakistan à l'issue d'une chasse à l'homme largement médiatisée. Pour prévenir tout culte du mort, sa dépouille, identifiée par des tests ADN, est ensuite immergée dans le plus grand secret quelque part en mer d'Oman. Son fantôme n'a pourtant pas tardé à ressurgir sur la toile nourrissant les rumeurs les plus abracadabrantes. Selon la plus en vogue, l'ancien chef d'Al-Qaida coulerait ainsi des jours heureux en sirotant des cocktails du côté des Bahamas ou de Miami. Le tout aux frais de la CIA.

« *De fait, la mort du tyran, quels que soient ses circonstances et son contexte n'efface rien*, conclut Sévane Garibian. *Ultime tribune, elle alimente sa légende. Même « disparus », ses restes vivent sous une forme politique, juridique ou immatérielle. Cette vie outre-tombe du bourreau a une ampleur et un sens qui fluctuent selon les configurations dans lesquelles la fin survient, et selon l'effectivité des transformations qu'elle engendre. Mais elle n'achève pas le « temps incalculable de [son] éternité », pour reprendre une formule de l'écrivain Gabriel Garcia Marquez.* »

Vincent Monnet

« La mort du bourreau. Réflexions interdisciplinaires sur le cadavre des criminels de masse », par Sévane Garibian (dir.), Ed. Pétra, 295 p.

Bio express



Nom : Sévane Garibian

Formation : Licence en droit (UNIGE), doctorat en cotutelle (Paris X-UNIGE), « visiting scholar » à l'Université de Buenos Aires, puis à l'Université Pompeu Fabra (Barcelone.)

Parcours : Boursière Doc.Mobility du FNS, première lauréate d'une bourse d'étude doctorale de l'International Institute for Genocide and Human Rights Studies (Toronto). Boursière Postdoc.Mobility du FNS, première lauréate de la Faculté de droit de l'UNIGE au concours « Boursières d'excellence ». Membre du programme de recherche européen « Corpses of Mass Violence and Genocide ». Lauréate du concours « Professeurs boursiers » du FNS, professeure FNS à la Faculté de droit de l'UNIGE.

LE DROIT À LA VÉRITÉ FACE À L'IMPUNITÉ

Les bonnes nouvelles s'enchaînent pour Sévane Garibian. Outre la publication de l'ouvrage qu'elle a dirigé sur la destinée post mortem des criminels de masse et autres agents du terrorisme international (lire ci-dessus), la chercheuse a en effet rejoint en mars 2016 le corps professoral de la Faculté de droit. Elle pilote par ailleurs depuis la même date un projet de recherche qui vise à interroger les limites du droit à la vérité dans des contextes d'impunité a priori irrémédiable et intitulé *Right to Truth, Truth(s) trough*

Rights: Mass Crimes Impunity and Transitional Justice.

« *L'idée est de partir de cas où des crimes de masse ont été perpétrés et où la justice pénale est inaccessible, soit parce que tous les responsables sont morts, soit parce que l'on est face à une situation de déni, soit parce qu'il existe des lois d'amnistie qui protègent les bourreaux*, précise Sévane Garibian. *Il s'agira ensuite d'examiner les différentes possibilités d'action offertes par ce qu'on appelle la justice transitionnelle comme la mise*

en place de politiques mémorielles, de commissions d'enquête ou de nouvelles procédures de réparation. Et, plus globalement, de travailler sur ce que génère l'impunité. » Financée pour quatre ans par le Fonds national de la recherche scientifique, cette recherche interdisciplinaire ambitionne de renouveler la conception de la justice face à la violence extrême et, plus généralement, la réflexion sur les rapports entre le droit, l'histoire et la science dans le traitement des crimes de masse.

Elle est basée sur l'analyse du traitement de trois types de traces – le témoignage, l'archive, le corps mort – jouant un rôle décisif dans la matérialisation du droit à la vérité hors du champ pénal.

Au-delà de son utilité scientifique, ce projet permettra également de produire une importante base de données qui sera à la disposition de la communauté des acteurs politiques, juridiques et de terrain.

VM

www.right-truth-impunity.ch, @RTTRimpunity

INNOVATION PÉDAGOGIQUE

LA « LAW CLINIC » SE GLISSE DERRIÈRE LES BARREAUX

LE DROIT DES PERSONNES EN DÉTENTION PROVISOIRE DANS LA PRISON DE CHAMP-DOLLON EST AU CENTRE DE LA TROISIÈME ÉDITION DE LA « LAW CLINIC » DE L'UNIGE. SES RÉSULTATS VIENNENT D'ÊTRE PUBLIÉS SOUS LA FORME D'UN GUIDE PRATIQUE

Après les personnes roms en situation précaire et les femmes sans statut légal, la troisième édition de la Law Clinic de la Faculté de droit était consacrée au droit des personnes se trouvant en détention provisoire au sein de la prison genevoise de Champ-Dollon. Comme lors des années précédentes, les résultats de l'exercice ont été regroupés dans une brochure. Publiée en octobre dernier, celle-ci passe en revue tous les aspects d'un séjour derrière les barreaux, de l'arrivée à la prison à la demande de liberté provisoire en passant par le quotidien carcéral, les questions liées aux enfants, les procédures en cas de mauvais traitements ou encore l'isolement cellulaire. Un projet piloté par la professeure Maya Hertig Randall, Olivia Lefort et Djemila Carron, toutes trois rattachées au Département de droit public. Présentation.

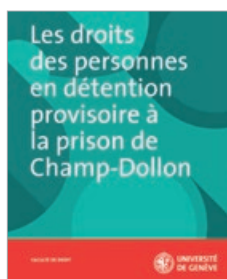
«Aujourd'hui, encore plus que par le passé, on ne peut plus enseigner le droit en demandant aux étudiants d'apprendre par cœur des règles juridiques, explique Maya Hertig Randall. Nos étudiants doivent également être capables de trouver les informations dont ils ont besoin et de les interpréter correctement en utilisant une méthode de raisonnement solide. Et c'est précisément ce que nous cherchons à faire dans le cadre de la Law Clinic.»

Importé des Etats-Unis, le concept a été adapté à Genève par Olivia Le Fort et Djemila Carron. Il vise à confronter des étudiants de niveau master – une quinzaine par édition – à la réalité du terrain tout en mettant leurs compétences au service de la collectivité et en développant une approche critique de la discipline.

Sélectionnés sur dossier, les participants suivent un séminaire animé par de nombreux intervenants extérieurs issus d'organisations internationales ou non gouvernementales, du terrain ou de diverses institutions. A cela s'ajoutent des ateliers destinés à développer les capacités orales et écrites. Les recherches et la rédaction des avis de droit sont ensuite effectuées en petits groupes sous la supervision étroite des responsables du projet.

«Notre objectif est d'offrir à des personnes qui se trouvent dans une situation de vulnérabilité une information juridique qui soit à la fois fiable et accessible, explique Djemila Carron. Les étudiants en droit sont généralement peu préparés à ce genre d'exercice qui leur fait porter une grande responsabilité puisqu'en fin de compte ce sont leurs travaux qui vont être diffusés au public. D'où l'importance d'un encadrement extrêmement rigoureux.»

C'est d'autant plus vrai cette année, étant donné le sujet choisi. Souffrant depuis plusieurs années de problèmes récurrents de surpopulation carcérale, la prison de Champ-Dollon abrite régulièrement plus de 700 détenus pour une capacité de 387 personnes. L'institution a par ailleurs connu une émeute en 2014 (26 détenus et huit gardiens blessés), tandis que, selon une étude publiée dans l'*International Journal of Prisoner Health* et signée par huit auteurs dont le professeur Hans Wolff (responsable du Service de médecine et de psychiatrie pénitentiaires aux Hôpitaux universitaires de Genève), les tentatives de suicide et les gestes d'automutilation y seraient en augmentation.



« Les droits des personnes en détention provisoire à Champ-Dollon »

par Maya Hertig Randall, Olivia Le Fort et Djemila Carron,

Université de Genève,
Faculté de droit, 110 p.



« Nous ne sommes pas là pour plaire ou déplaire, précise Maya Hertig Randall. Notre mission est d'énoncer le droit tel qu'il est défini non seulement par le droit interne suisse mais aussi par la jurisprudence internationale. Et dans le cas présent, il ne faut pas oublier que les personnes qui se retrouvent en détention provisoire à Champ-Dollon sont des individus qui n'ont pas encore été jugés et qui sont donc présumés innocents. Il est d'autant plus légitime de les informer sur leurs droits et leurs devoirs que le fait de se retrouver soudainement privés de leur liberté

provoque chez la plupart des gens un véritable état de choc. » Consciente de ces enjeux, la direction de la prison a d'ailleurs très bien accueilli le projet autorisant plusieurs visites sur le site et acceptant de répondre aux nombreuses questions des étudiants.

Le produit de ces quelques mois de recherche – soit quelque 400 pages au total – a été vulgarisé

« NOTRE OBJECTIF EST D'OFFRIR À DES PERSONNES QUI SE TROUVENT DANS UNE SITUATION DE VULNÉRABILITÉ UNE INFORMATION À LA FOIS FIABLE ET ACCESSIBLE »

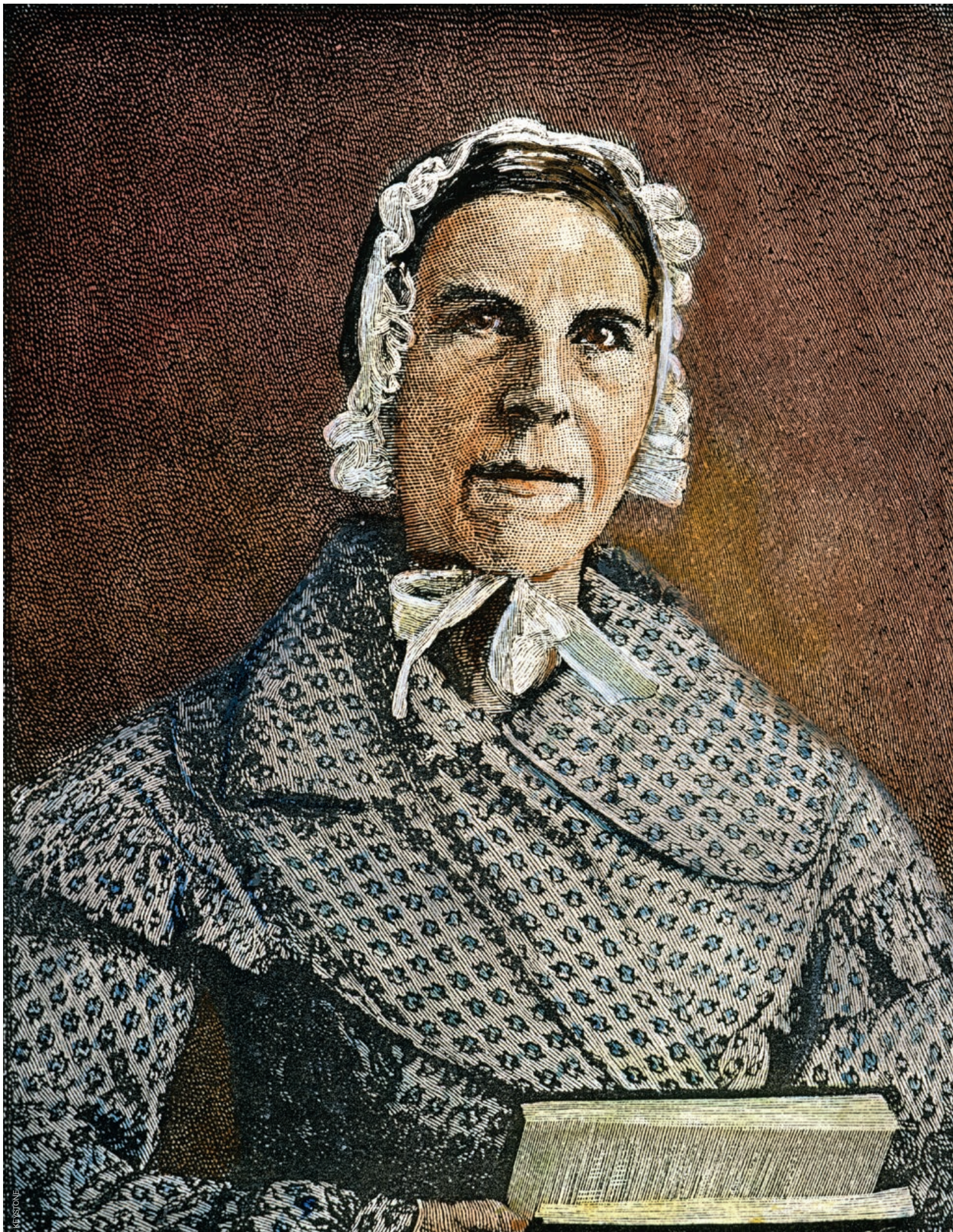
et condensé dans une brochure se présentant sous la forme d'un guide pratique. Écrit à la première personne dans un style se voulant clair et concis, il dresse un inventaire détaillé des droits, mais aussi des devoirs du détenu. Outre des informations sur la vie quotidienne en prison (taille minimale des cellules, alimentation, hygiène, pratiques religieuses, travail, etc.), on

y trouve des renseignements sur les assurances sociales, les relations avec les proches – et en particulier les enfants –, les activités récréatives ou encore la procédure à suivre en cas de mauvais traitements. Les besoins spécifiques des femmes et des personnes de nationalité étrangères sont, quant à eux, traités dans des sections indépendantes. Tiré à 2000 exemplaires, le document sera mis à la disposition de tout détenu qui en fera la demande. Il sera également diffusé par le biais des milieux associatifs et des avocats, qui suivent le projet avec enthousiasme depuis ses débuts.

A ce propos, les auteures rappellent dans leur introduction que, « *au vu de la complexité du thème, cette brochure ne prétend pas à l'exhaustivité. Elle privilégie l'accessibilité et la concision et devrait donc être lue en bonne intelligence. Par ailleurs, elle ne saurait en aucun cas remplacer le travail d'un avocat qu'il reste fortement recommandé de consulter avant toute démarche ou acte de procédure.* »

Vincent Monnet

www.unige.ch/droit/lawclinic.html



PASIONARIA

SARAH GRIMKÉ, PIONNIÈRE OUBLIÉE DE L'ÉGALITÉ

EN 1837, UNE FILLE DE PLANTEUR DE CAROLINE DU SUD PUBLIE UNE QUINZAINE DE LETTRES QUI MILITENT POUR L'ÉGALITÉ DES DROITS ENTRE L'HOMME ET LA FEMME AU NOM D'UNE LECTURE ORIGINALE DES TEXTES BIBLIQUES

« **J**e ne réclame aucune faveur pour les personnes de mon sexe. Tout ce que je demande à nos frères, c'est qu'ils veuillent bien retirer leurs pieds de notre nuque et nous permettre de nous tenir debout sur cette terre que Dieu nous a destinée à occuper. » Permettre aux femmes de relever la tête, de s'investir dans la vie sociale, politique et intellectuelle au même titre que les hommes : voilà ce dont rêvait Sarah Grimké dans la première moitié du XIX^e siècle. Fille d'un planteur esclavagiste de Caroline du Sud, cette pionnière du féminisme américain redécouverte dans son pays au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale reste aujourd'hui encore largement méconnue en Europe. Une lacune que vise à combler le dernier ouvrage de Michel Grandjean, professeur d'histoire du christianisme à la Faculté de théologie, qui offre une traduction du principal ouvrage de cette *pasionaria* d'outre-Atlantique.

Composé d'une quinzaine de lettres écrites entre l'été et l'automne 1837, ce texte constitue, selon l'historienne américaine Gerda Lerner, première biographe de Sarah Grimké, « *le premier argument cohérent qu'une personne américaine ait jamais rédigé en faveur de l'émancipation des femmes* ».

« Je suis tombé sur les écrits de Sarah Grimké un peu par hasard en faisant des recherches sur les rapports entre femmes et christianisme, explique Michel Grandjean. Je n'en ai pas saisi immédiatement l'intérêt. En

me plongeant avec plus d'attention dans ces textes, j'ai me suis cependant rapidement convaincu de la nécessité d'en offrir une traduction en français. »

Le hasard faisant bien les choses, une chercheuse de l'Université de Bologne s'est attelée au même moment à une traduction italienne. Ce qui a permis aux deux universitaires de partager leurs découvertes réciproques et d'unir leurs forces pour résoudre certains points délicats.

« Une des difficultés de l'exercice tient aux différences qui existent entre l'anglais et le français sur le plan du genre, poursuit le professeur. En anglais, beaucoup de formules sont en effet spontanément inclusives. Le terme « reader », par exemple, renvoie aussi bien à un lecteur qu'à une lectrice. Quand Sarah Grimké mentionne « every reader of the Scripture », la première idée qui vient à l'esprit d'un lecteur francophone est de traduire ces termes par « tous les lecteurs des Écritures », ce qui est correct sur le plan formel. Sauf que dans le cas présent, Sarah Grimké milite pour l'égalité des droits entre les hommes et les femmes, ce que ne restitue pas cette formulation. Face à ce type de situation, je me suis donc efforcé de privilégier des propositions plus larges, comme « toute personne qui lit l'Écriture ». Un choix qui permet de conserver le sens probablement voulu par l'auteure. C'est d'autant plus important à mes yeux que Sarah Grimké est elle-même très attentive à ce point lorsqu'elle utilise des textes en grec ou en latin. »

« LE PREMIER ARGUMENT COHÉRENT QU'UNE PERSONNE AMÉRICAINE AIT JAMAIS RÉDIGÉ EN FAVEUR DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES »

Dans la Bible officielle du roi Jacques I^{er}, qui paraît en 1611, le mot grec « diakonos », qui devient diacre en français, est traduit par « pasteur » (*minister*) lorsqu'il s'agit d'un homme et par « servante » (*servant*) lorsqu'il se réfère à une femme. Comme le souligne Sarah Grimké, il s'agit pourtant du même mot. Conclusion : il n'y a aucune raison pour que la fonction pastorale soit un apanage masculin.

Ce bon sens, Sarah Grimké ne l'a pas reçu en héritage. Il s'est forgé de lui-même au contact d'une société presque entièrement organisée autour de la domination de l'homme blanc sur l'homme noir.

Fille d'un grand propriétaire terrien qui occupe également la fonction de juge dans la petite ville de Charleston (Caroline du Sud), Sarah Grimké naît en 1792 sur une plantation de coton employant des centaines d'esclaves. Très vite, la jeune fille s'offusque du traitement réservé à cette population. Bravant la loi et l'interdit de ses parents, elle apprend, en cachette, la lecture à sa servante personnelle, une jeune fille noire de son âge. Elle ne s'arrêtera pas là. Quittant le giron familial alors qu'elle n'est pas encore mariée, cette brillante autodidacte qui est parvenue à acquérir des rudiments d'histoire, de langues anciennes et de sciences naturelles auprès de son frère aîné Thomas, s'engage dans le mouvement abolitionniste après la mort de son père en 1819.

Etablie d'abord à Philadelphie, elle se rapproche des quakers. Constituant le fer de lance de la lutte contre l'esclavage, ces derniers ont également l'avantage d'offrir aux femmes une place qui leur est refusée partout ailleurs. En août 1836, Sarah est cependant sèchement réduite au silence par un ancien alors qu'elle prend la parole lors d'une réunion de prière. Qu'à cela ne tienne, en 1836, Sarah Grimké rejoint sa sœur Angelina, de treize ans sa cadette, dans les rangs de l'*American Anti-Slavery Society* où les femmes sont admises même si elles ne peuvent ni prendre part aux votes ni occuper des fonctions de direction. L'année suivante, les deux sœurs réalisent un premier coup d'éclat en publiant l'une un *Appel aux chrétiennes du sud*, l'autre une *Épître au clergé des Etats du Sud*, dans lesquels elles militent pour une abolition immédiate et complète de l'esclavage. Dans les Etats du Sud, ces brochures font scandale. En Caroline du Sud, elles sont brûlées publiquement et les deux sœurs sont menacées d'être incarcérées en cas de retour sur le territoire.

Ce qui ne les empêche pas de se lancer dans un nouveau chantier en contribuant activement à la rédaction de *American Slavery As It Is: Testimony of a Thousand Witnesses*. Signé par le mari d'Angelina, Theodore Dwight Weld, ce livre publié en 1839 est un succès immédiat. Vendu à plus de 100 000 exemplaires en moins d'une année,

il inspirera notamment Harriet Beecher Stowe pour son roman à succès *La Case de l'oncle Tom*. Au moment où l'ouvrage de Weld sort de presse, Sarah Grimké a trouvé le temps d'ajouter une nouvelle corde à son arc de militante. De la défense des Noirs, elle est passée à celle des femmes, sans doute poussée par les critiques qu'elle essuie de la part de ses pairs masculins lorsqu'elle ose prendre la parole publiquement.

TOUTES LES DIFFÉRENCES QUE L'ON PEUT CONSTATER DANS LES SOCIÉTÉS HUMAINES SONT PRÉCISÉMENT DUES À L'ARBITRAIRE HUMAIN

Entre juillet et octobre 1837, alors qu'elle donne une série de conférences pour la suppression de l'esclavage dans le nord des Etats-Unis, elle rédige 15 lettres qu'elle destine à une figure du mouvement abolitionniste, Mary S. Parker. Regroupées sous forme de livre en 1838 après avoir été publiées par des revues, ces missives réclament l'égalité de droits entre l'homme et la femme au nom d'une lecture libre et éclairée des textes bibliques.

« Ce qui est très audacieux pour l'époque, c'est que Sarah Grimké s'interroge sur la nature réelle du plan de Dieu, explique Michel Grandjean. Grâce à une lecture très fine des Ecritures, elle s'efforce ainsi de distinguer le contenu des textes des conditions dans lesquelles ils ont été produits, n'hésitant pas, dans certains cas, à affirmer que même les apôtres ont pu se tromper. Un postulat qui s'inscrit tout à fait dans la ligne des lectures critiques telles qu'on les enseigne aujourd'hui. »

Pour étayer son propos, Sarah Grimké puise par ailleurs dans l'histoire un certain nombre de cas qui montrent que, dans l'absolu, les femmes peuvent se montrer tout aussi intelligentes, courageuses ou érudites que les hommes. Une forme de preuve par l'exemple qui la pousse

à dénoncer l'idée selon laquelle les femmes auraient des dispositions moins élevées dans certains domaines. Avec près d'un siècle et demi d'avance, Sarah Grimké fait également œuvre de pionnière en opérant une distinction précoce entre le sexe biologique et le genre.

Sans nier les spécificités biologiques de la femme (qui seule est capable d'enfanter) ou la supériorité physique de l'homme, elle montre ainsi que le genre est une construction sociale qui

attribue aux hommes certaines responsabilités supérieures à celles des femmes.

Selon elle, si Dieu a donné les mêmes droits à l'homme et à la femme, toutes les différences que l'on peut constater dans les sociétés humaines sont précisément dues à l'arbitraire humain. Ce n'est donc que par convention que certaines fonctions sont réservées aux hommes et que les femmes sont confinées aux tâches domestiques. Et Sarah Grimké de conclure que si cet état de fait ne reflète pas un ordre immuable, il peut donc être modifié.

Franchissant un pas supplémentaire, sa sœur Angelina ira même plus loin en écrivant, un jour d'octobre 1837, que la femme a exactement le même droit que l'homme de s'asseoir sur le trône d'Angleterre (ce qui est alors le cas depuis quelques mois, avec le couronnement de la reine Victoria) ou dans le fauteuil présidentiel des Etats-Unis. Un rêve qui, près de 180 ans plus tard, n'est toujours pas devenu réalité.

Vincent Monnet

GRAND STYLE

JOSHUA REYNOLDS, UN PEINTRE EN TOUTES LETTRES

GRAND PORTRAITISTE

ET PREMIER PRÉSIDENT
DE LA ROYAL ACADEMY,
JOSHUA REYNOLDS A
LÉGUÉ À LA POSTÉRITÉ
PLUS DE 2000
MANUSCRITS. JAN BLANC
LES PRÉSENTE POUR
LA PREMIÈRE FOIS DANS
LEUR INTÉGRALITÉ

Il aura fallu à Jan Blanc une dizaine d'années et plus de 1000 pages pour venir à bout de la tâche. C'est chose faite aujourd'hui avec la publication par le professeur d'histoire de l'art (Faculté des lettres) d'un ouvrage en deux tomes qui présente pour la première fois l'intégralité des textes connus de Sir Joshua Reynolds (1723-1793), fameux portraitiste britannique qui fut également le premier président de la Royal Academy. Ce monumental corpus est accompagné non seulement d'un vaste appareil de notes, de divers index, d'éléments d'information concernant la carrière du peintre, ses œuvres et les débats les entourant mais aussi d'un dictionnaire regroupant les principales notions et personnages cités par Reynolds ainsi que d'une centaine de reproductions d'œuvres. L'ensemble permet à Jan Blanc de proposer une révision complète des théories et des pratiques artistiques de cet homme dont la pensée compte, selon lui, parmi les « *plus audacieuses et les plus ouvertes de son temps* ». Entretien.

Campus : Joshua Reynolds est un personnage peu connu du grand public francophone. Qui était-il ?

Jan Blanc : Né dans le Devon au sein d'une famille relativement aisée – son père était professeur de grammaire –, Joshua Reynolds occupe une place centrale dans l'histoire de l'art anglais. Et ce, au moins pour trois raisons.

Lesquelles ?

C'est d'abord un peintre remarquable. Doté d'une technique hors pair, il a réalisé un certain nombre de tableaux qui ont fortement renouvelé l'art du portrait au XVIII^e siècle. De plus, il disposait d'un réseau social et professionnel extrêmement développé. Il fréquentait à la fois des artistes – parmi lesquels Johann Heinrich

Füssli ou Angelica Kauffmann –, mais aussi de grands savants, d'importants critiques ou encore des écrivains comme Fanny Burney, la romancière préférée de Jane Austen. Par son métier, Reynolds disposait par ailleurs de nombreuses relations au sein de la noblesse britannique et il avait également ses entrées à la cour du roi George III. Il avait des liens en Italie, en France et aux Pays-Bas où il a séjourné à plusieurs reprises.

Et la troisième raison ?

Reynolds a joué un rôle central dans l'activité de la Royal Academy, institution fondée en décembre 1768 et dont il a été le premier président, probablement à la demande du roi lui-même.

Malgré ces importants soutiens, Reynolds n'a pas que des amis...

Je ne dirais pas qu'il a des ennemis, mais il cultive une culture du débat qui est parfois une culture du combat. Il lui arrive assez fréquemment de s'opposer à certains de ses collègues, au roi, dont il méprise le goût, ou au clergé à qui il reproche de ne pas assez soutenir la peinture d'histoire. Mais ses oppositions sont toujours motivées par des positions théoriques.

Il n'est pas très tendre avec le Genevois Jean-Etienne Liotard, qui jouit pourtant à l'époque d'une belle renommée à Londres...

Liotard a en effet beaucoup de succès au moment où Reynolds commence à faire carrière. Il est donc une sorte de concurrent face auquel il est important de se positionner. Par ailleurs, les deux hommes défendent une pratique radicalement différente du portrait. Liotard, c'est la minutie, c'est le peintre de la précision, de la netteté, des petits formats. Pour Reynolds, au contraire, un portrait doit d'abord se fonder sur ce qu'il appelle

«**AUTOPORTRAIT**»
DE JOSHUA REYNOLDS,
VERS 1748, HUILE
SUR TOILE, 63.5 × 74.3 CM,
NATIONAL PORTRAIT
GALLERY.



«la forme générale» et ne pas se perdre dans les détails. Il doit donner une certaine idée de la personne ou du sujet qui est représenté et pour cela il faut sélectionner les éléments essentiels. Un tableau est fait pour frapper le regard mais aussi pour frapper les passions et l'imagination. Pour lui, Liotard est l'exemple même du peintre qui se contente de copier la nature et non pas de produire un discours sur cette nature.

Quel bilan peut-on tirer de l'activité de Reynolds à la tête de la Royal Academy ?

Entre 1768 et 1790, Reynolds a prononcé 15 discours à l'occasion de la cérémonie de remise des diplômes. Ces textes dans lesquels il propose un programme théorique et pédagogique destiné aux jeunes peintres et aux jeunes sculpteurs britanniques ont eu une grande influence. Pour l'anecdote, ils ont été distribués aux soldats britanniques dans les tranchées lors de la Première Guerre mondiale parce que le gouvernement les jugeait représentatifs de la culture nationale. Par ailleurs, Reynolds a contribué à la formation d'un grand nombre de peintres qui ont joué un rôle important entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle comme William Turner, par exemple. Enfin, il a mis sur pied l'organisation annuelle de grandes expositions, tradition qui existe toujours.

Pourquoi traduire ses textes aujourd'hui ?

Les textes de Reynolds sont souvent cités dans les études consacrées à la peinture hollandaise du XVII^e siècle, qui est mon objet principal de recherche. En m'y intéressant de plus près, je me suis aperçu qu'une partie seulement de ces écrits avaient été publiés, les plus récents datant du début du XX^e siècle. Ces deux volumes sont donc composés pour un tiers de textes totalement inédits et pour deux tiers de textes qui n'avaient jamais été publiés en français. Cette édition n'est pour autant pas totalement exhaustive. D'abord parce qu'il y a sans doute encore des textes que je n'ai pas trouvés et ensuite parce que j'ai écarté certains d'entre eux qui n'avaient pas grand intérêt sur le plan du contenu comme les notes ou les carnets de comptes.

«REYNOLDS NE PEUT PAS ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UNE SORTE DE DICTATEUR DES ARTS POUR LA SIMPLE ET BONNE RAISON QUE SA PENSÉE EST CONSTAMMENT EN MOUVEMENT»

En quoi votre ouvrage permet-il de reconsidérer l'image du personnage ?

On a souvent défendu l'idée d'un Reynolds qui est un peintre soi-disant «néo-classique» ayant produit une pensée dogmatique. Je crois que l'édition de ce livre permet de renoncer à ces deux idées.

Pourquoi ?

D'une part, la notion de «néo-classicisme» n'a pas de sens, à mon avis, dans la mesure où les artistes du XVIII^e siècle, et singulièrement Reynolds, ont entretenu des rapports tellement différents à l'antique et aux maîtres anciens qu'il est impossible, sauf de façon superficielle et téléologique, de définir ce que serait le «néo-classicisme». D'autre part, Reynolds ne peut pas être considéré comme une sorte de dictateur des arts pour la simple et bonne raison que sa pensée est constamment en mouvement. À la manière d'un Diderot, par exemple, c'est quelqu'un qui refuse l'esprit de système.

Pouvez-vous préciser ?

Dans les premières années de son magistère au sein de la Royal Academy, Reynolds s'adresse à de tout jeunes artistes sur un ton qui paraît

effectivement assez dogmatique. Mais son propos va ensuite rapidement se complexifier et se nuancer. Après avoir défendu l'idée que le «grand style» – qui repose sur une idéalisation de la réalité – représente le summum de l'art, il va progressivement se remettre en question pour développer une approche plus ouverte et plus adaptée à la réalité des différentes pratiques artistiques de son époque. Avec le temps, sa démarche se rapproche ainsi de plus en plus de celle d'un historien de l'art.

C'est-à-dire ?

Le rôle de l'historien de l'art n'est pas de porter des jugements sur les œuvres ou leur qualité mais de proposer des manières de les comprendre. Or, pour y parvenir, il faut être capable de comprendre les règles sur lesquelles ces œuvres sont fondées. Et c'est exactement ce que fait Reynolds. Même s'il a une théorie personnelle, il fait souvent fi de ses convictions pour essayer d'entrer dans la logique d'artistes qui ne sont pas dans la même ligne que lui.

Reynolds est également un grand amateur de Shakespeare. Qu'est-ce qui le séduit chez le dramaturge ?

Outre son immense culture visuelle, Reynolds compte en effet parmi les plus grands spécialistes de Shakespeare au XVIII^e siècle. Il est tellement savant sur le sujet que le grand éditeur qu'est Samuel Johnson le cite dans ses notes. Ce qui le fascine tout particulièrement chez cet écrivain, en dehors de son don pour créer des types sans être des stéréotypes, c'est sa faculté à séduire le public en transgressant les règles de l'art dramatique, à bousculer les habitudes pour créer quelque chose de neuf.

Propos recueillis par Vincent Monnet

BIAIS COGNITIF

TROP DE RISQUES TUE LE RISQUE

UNE ÉTUDE SUGGÈRE QUE LES TRADERS TRAVAILLANT SUR DES TITRES BOURSIERS TRÈS VOLATILS ONT PAR LA SUITE TENDANCE À SOUS-ESTIMER LES RISQUES LIÉS À UN PRODUIT FINANCIER DONT LA VALEUR VARIE NORMALEMENT

Un individu qui regarde tomber une chute d'eau et qui détourne après un moment son regard sur les rochers qui la bordent a un instant l'illusion que ces derniers se déplacent vers le haut. Un trader qui suit l'évolution d'un marché très volatil avant de se mettre à travailler sur un cours plus stable a, quant à lui, l'impression que les risques liés à ce dernier sont nettement plus bas que leur niveau réel. Le premier cas est une illusion visuelle classique provoquée par contrecoup. Le second est également une distorsion persistante de la réalité mais, au lieu d'être optique, elle est liée au système cognitif. Ces deux phénomènes sont-ils comparables ? Et le second est-il seulement réel ? Un article paru dans la revue *Current Biology* du 6 juin rapporte des expériences dont les résultats militent en faveur d'un « oui » à ces deux questions. Réalisé par Tony Berrada, professeur associé à l'Institut universitaire en finance (Faculté d'économie et de management), et des collègues des universités de Sydney et de New South West Wales en Australie, le travail suggère en tout cas que la perception du risque chez les individus est somme toute relative et peut être biaisée, exactement comme l'est la vision de celui qui admire assez longtemps une cascade. Il met ainsi à mal certains présupposés des modèles économiques actuels qui considèrent notamment que les individus sont des êtres ayant une perception « parfaite » des risques. En extrapolant davantage, ces résultats pourraient même contribuer à expliquer l'aveuglement de certains traders face aux aléas liés à leurs activités.

« Les illusions visuelles dynamiques sont des phénomènes connus, explique Tony Berrada. Il en existe de toutes sortes. A chaque fois, il en résulte une déformation temporaire de la vision qui s'opère dans le sens inverse du phénomène que l'on a fixé du regard. Un tel effet compensatoire – *aftereffect* en anglais ou *contrecoup* en français – survient sans cesse dans les situations les plus banales. Après avoir vu passer durant un certain temps des voitures à haute vitesse, les véhicules roulant normalement semblent avancer lentement. Quand on voit un grand nombre d'objets et ensuite un nombre normal, cette dernière quantité apparaît singulièrement faible. Et ainsi de suite. Il s'agit simplement de la persistance temporelle, une sorte d'effet secondaire, d'un phénomène naturel qui permet au cerveau de s'adapter à certaines situations et, par exemple, de mieux percevoir des objets en mouvement. »





ISTOCK

Action fictive Dans le cadre de leur recherche, les auteurs de l'article de *Current Biology* ont cherché à montrer que ce genre de persistance n'est pas cantonné au domaine visuel et qu'un phénomène similaire survient aussi dans des démarches cognitives, en l'occurrence dans des activités telles que celles d'opérateurs de marché, le domaine de recherche habituel de Tony Berrada.

Pour y parvenir, les chercheurs ont imaginé une expérience dans laquelle des volontaires ont dû suivre sur un écran l'évolution assez rapide de la valeur d'une action fictive. Concrètement, il s'agit d'un curseur qui monte et qui descend selon les soubresauts du marché, dessinant ainsi une courbe qui défile vers la gauche.

Dans un premier temps, chaque participant observe durant une vingtaine de secondes un petit

LORS DES PRISES DE RISQUES MAXIMALES, C'EST UNE ZONE TRÈS PRÉCISE DU CERVEAU, L'INSULA, QUI S'ACTIVE

film montrant, au hasard, soit une variabilité très grande et très rapide (synonyme de risques élevés), soit une courbe très plate, subissant très peu de changements (synonyme de risques faibles). Dans un deuxième temps, on leur montre

une autre vidéo dans lequel le curseur subit des variations « normales ». Les volontaires doivent alors qualifier la variabilité de cette courbe dite neutre en lui donnant une note.

Le résultat de cette première expérience, menée sur 56 étudiants effectuant tous une quinzaine d'essais, est sans appel. Dans 99% des cas, les courbes neutres sont évaluées comme plus risquées après le visionnement d'un cours calme et moins risquées à la suite d'une courbe très agitée.

« Comme les courbes neutres se ressemblent toutes dans leur distribution, la logique voudrait qu'elles reçoivent toujours la même note, commente Tony Berrada. Pourtant, la différence d'appréciation est très significative et elle apparaît chez tout le monde. »



L'être humain n'est pas une machine et son évaluation est fortement influencée par les stimuli auxquels il a été soumis juste avant. »

Biais visuel exclu Les chercheurs ont alors légèrement modifié la manipulation afin de s'assurer que tout biais visuel puisse totalement être exclu. Dans une deuxième expérience, les courbes dynamiques sont ainsi remplacées par des dessins de seaux remplis de boules dont le nombre varie de manière plus ou moins importante dans le temps. Et dans une troisième, un mélange des deux premières, les participants passent la phase d'adaptation avec les seaux remplis de boules tandis que la phase d'évaluation est effectuée avec les courbes dynamiques. Quelle que soit la configuration, les résultats montrent sans ambiguïté une distorsion dans l'évaluation du risque.

« Nous sommes finalement arrivés à la conviction qu'il ne s'agit pas d'un effet visuel mais bel et bien cognitif, analyse Tony Berrada. Dans la première

« NOS RÉSULTATS PEUVENT PARTICIPER À LA RÉFLEXION SUR LES RAISONS POUR LESQUELLES CERTAINS MODÈLES NE FONCTIONNENT PAS OU IMPARFAITEMENT »

phase de l'expérience, le participant ressent une forme d'incertitude qui est codifiée dans son cortex. Dans la phase suivante, on mesure le contrecoup de cette incertitude au moment de l'évaluation du risque dans une situation qui est, du point de vue visuel, totalement indépendante de la première. »

Selon les auteurs, l'impact principal de ce travail concerne les fondements des modèles économiques d'usage courant. Ces derniers sont largement exploités, notamment par des décideurs comme les autorités ou les banques centrales. Certains d'entre eux fonctionnent bien et s'avèrent utiles. D'autres pas du tout. Les modèles économiques sont en général basés sur des individus idéalisés agissant dans des situations d'échanges commerciaux marqués par un certain degré d'incertitude. Chacun de ces acteurs fictifs peut choisir d'acheter, d'investir, de construire, etc., en fonction des gains possibles et des risques associés. Le souci, c'est que ces simulations considèrent l'individu comme un *Homo economicus*, c'est-à-dire une créature parfaite qui évalue correctement le risque en toutes circonstances. Ces acteurs numériques se distinguent entre eux par des préférences différentes qui leur



sont artificiellement attribuées, les uns aimant plutôt le risque, les autres plutôt la sécurité.

«Notre travail montre que cette donnée de départ n'est pas exacte, commente Tony Berrada. Nos résultats ne bouleverseront pas l'ensemble de la branche. Mais ils peuvent en tout cas participer à la réflexion sur les raisons pour lesquelles certains modèles ne fonctionnent pas ou imparfaitement. A mon avis, il faudrait donc tenter d'intégrer cette distorsion de la perception des risques dans les simulations économiques pour qu'elles reflètent davantage la réalité.»

Erreurs de traders Le chercheur genevois s'est déjà attelé à la tâche. Son travail se concentre en l'occurrence sur des modèles mimant des situations dans lesquelles des traders sont contraints d'évaluer les risques en permanence et commettent des erreurs, contribuant entre autres à ce que les économistes appellent des excès de volatilité (ou excès de la variation du prix des produits financiers).

En parallèle de l'approche théorique de Tony Berrada, Elise Paysan-LeNestour, professeure à l'Australian Business School à Sydney et première auteure du papier paru dans *Current Biology*, mène une étude empirique sur le terrain visant à mesurer les contrecoups d'une volatilité excessive dans un vrai marché à options, soit des titres qui permettent d'acheter ou de vendre dans le futur d'autres titres dont le prix est fixé à l'avance. La caractéristique de ces produits dérivés est que sa valeur croît très rapidement en fonction de l'incertitude liée au titre sous-jacent. A l'origine, ces outils sont des contrats d'assurance puisqu'ils fonctionnent sur le même principe (un risque élevé génère une prime élevée et inversement).

Ils sont aujourd'hui aussi des objets de spéculation et sont sujets à de grandes fluctuations.

La chercheuse australienne et son équipe sont parvenus à sélectionner des événements réels au cours desquels des phases de haute incertitude sont suivies par des périodes plus calmes et ont analysé le comportement des opérateurs de marché. Les résultats, non encore publiés, confirment ceux de l'article de *Current Biology*, à savoir qu'une période de haute insécurité provoque une sous-estimation des risques dans la phase calme qui suit.

«Il n'est pas sûr, toutefois, que l'on puisse comparer aussi facilement les deux situations, nuance Tony Berrada. Nos mesures ont été effectuées sur des laps de temps de moins d'une minute tandis que celles de mes collègues australiens s'étalent sur une journée entière.»

Les bases neurologiques de la gestion du risque ont déjà fait l'objet d'investigation. Dans un article paru le 12 mars 2008 dans le *Journal of Neuroscience*, Kerstin Preuschoff, aujourd'hui professeure-associée à l'Institut universitaire en finance (Faculté d'économie et de management), a en effet étudié, grâce à des expériences basées sur l'imagerie par résonance magnétique fonctionnelle, le cerveau de volontaires jouant à un jeu impliquant des cartes et des mises d'argent. Elle a découvert que lors des prises de risques maximales, c'est une zone très précise du cerveau, l'insula, qui s'active. Une région qui pourrait bien être concernée également par le phénomène du contrecoup.

Anton Vos

Fonds d'impulsion conjoint

La recherche décrite ci-contre est la première à avoir bénéficié, en 2013, d'un soutien financier du Fonds d'impulsion pour des projets conjoints créé dans le cadre de la politique des partenariats stratégiques de l'UNIGE.

En 2011, l'UNIGE met en place une politique de partenariats stratégiques afin d'intégrer le jeu d'alliances entre les grandes universités du monde et de concentrer ses efforts en matière de collaboration internationale.

Le premier partenaire stratégique est l'Université de Sydney. Aujourd'hui, le réseau compte également l'Université de Princeton, Yonsei (Séoul), Keio (Tokyo), Renmin (Pékin), hébraïque de Jérusalem, libre de Bruxelles et de Montréal.

Le partenariat prévoit entre autres un Fonds de soutien conjoint. Les projets de recherche sélectionnés reçoivent ainsi une aide des deux partenaires.

En tout, 56 projets sont ou ont été soutenus depuis 2013.

FLASH-BACK

QUAND L'HISTOIRE CRÈVE LE PETIT ÉCRAN

LES SÉRIES TÉLÉVISÉES HISTORIQUES

CONNAISSENT UN SUCCÈS POPULAIRE
CONSIDÉRABLE. DES CHERCHEURS DE L'UNIVERSITÉ
SE PENCHENT SUR LE PHÉNOMÈNE



SCÈNE TIRÉE DE « GAME OF THRONES ». INSPIRÉE DES ROMANS ÉCRITS PAR GEORGE R. R. MARTIN, CETTE SÉRIE SE DÉROULE DANS UN MOYEN-ÂGE IMAGINAIRE.

PHOTO DE FAMILLE
AUTOUR DU PAPE
RODRIGO BORGIA
(1431-1503), JOUÉ
PAR JEREMY IRONS
DANS LA SÉRIE
« THE BORGIA ».

Les séries télévisées comme *Game of Thrones*, *Band of Brothers*, *Vikings*, *The Tudors*, *The Borgias*, c'est avant tout du grand spectacle. Mais c'est aussi de l'histoire. Ou, du moins, un traitement de l'histoire qui, vu le succès planétaire de la plupart de ces productions et la fascination qu'elles provoquent auprès du public, est susceptible d'influencer notre regard sur le passé. Les chercheurs de la Maison de l'histoire l'ont bien compris et se sont lancés dans une entreprise audacieuse consistant à organiser un cycle de conférences publiques sur ces séries télévisées historiques. Rassemblées sous le titre de *The Historians*, saison 1, cinq d'entre elles ont été présentées cet automne et analysées par des experts des époques ou des thèmes traités : *Kaamelott*, *Vikings*, *The Tudors*, *Masters of Sex* ou encore *The Knick*. Deux des organisateurs, Sébastien Farré et Thalia Brero, respectivement directeur exécutif et maître-assistante à la Maison de l'histoire, plantent le décor.

Campus : Comment vous est venue l'idée d'organiser un cycle de conférences publiques autour des séries télévisées historiques ?

Thalia Brero : L'idée est venue de Jan Blanc, professeur au Département d'histoire de l'art et de musicologie et doyen de la Faculté des lettres, au cours d'une des réunions du Comité scientifique de la Maison de l'histoire. Delphine Gardey, professeure en études genre, a renchéri en proposant un titre : *The Historians*, saison 1. Le concept a plu immédiatement. Tout le monde, même les historiens, aime regarder les séries. Celles où l'histoire joue un grand rôle telles que *Vikings*, *The Tudors*, *Kaamelott* ou encore *Game of Thrones* ont l'avantage d'amener notre discipline au cœur des conversations de tout un chacun. Créer ce cycle de conférences est d'autant plus légitime que l'objectif de la Maison de l'histoire consiste non seulement à amener les historiens à instaurer un dialogue avec le grand public mais aussi à intensifier la communication entre les universitaires eux-mêmes, qui ont parfois tendance à se cantonner à leur spécialité. Quel meilleur thème que les séries télévisées pour y parvenir ? De tous les événements que nous avons organisés jusqu'à présent (conférences, cours publics, cafés de l'histoire, séminaires, festivals, etc.), c'est l'un de ceux qui rencontrent le plus de succès. Offrir une expertise académique sur un phénomène de société aussi populaire que les séries télévisées, c'est aussi le moyen d'illustrer les compétences des historiens de l'Université de Genève et de donner un aperçu de leur travail.

Il n'est pas si fréquent que des chercheurs universitaires se penchent sur un produit de la culture de masse...

Sébastien Farré : C'est vrai mais, depuis les années 2000, le statut culturel des séries a changé. Les scénarios se basent désormais sur des expertises beaucoup plus rigoureuses. Ils deviennent plus complexes et prennent plus d'épaisseur, ce qui est une des raisons de leur succès. En tant qu'historiens, nous aurions eu plus de peine à mettre sur pied un tel cycle de conférences il y a 30 ans, lorsque les séries dominantes étaient *Madame est servie*, *Dallas*, *Santa Barbara* ou encore *Shérif fais-moi peur*. Ces programmes étaient eux aussi très populaires mais visaient surtout le pur divertissement. Avec les productions actuelles, nous pouvons élaborer un discours plus étoffé sur une matière suffisamment fournie. Et le filon n'est pas près de s'épuiser puisque les séries historiques se comptent désormais en dizaines.

N'y a-t-il pas eu des réticences parmi vos collègues ?

S. F. : Certains d'entre eux ont considéré ce projet avec scepticisme, estimant, c'est leur droit, que les séries ne représentent pas un sujet sérieux. Ce débat est difficile à dépasser. Pour moi, qui travaille sur la période contemporaine, il est évident que les médias de masse et leur contenu font partie intégrante de l'histoire et qu'ils méritent leur place à l'université. Quoi qu'il en soit, il faut un certain courage pour se lancer dans une conférence publique portant sur une série télévisée. C'est une chose d'en discuter au café, c'en est une autre que d'élaborer un discours de niveau universitaire devant un public parfois assez nombreux [500 personnes à la première conférence de Sarah Olivier sur *Kaamelott*, ndlr] et en grande partie averti. Nous avons réussi à convaincre assez de conférenciers pour la saison 1. Nous espérons maintenant qu'il y aura une saison 2.

Les conférenciers sont-ils des spécialistes des séries qu'ils commentent ?

S. F. : Ils ne sont pas spécialistes des séries mais des époques ou des questions qui y sont traitées. Leur objectif consiste à aborder le sujet selon leur regard de médiéviste, d'historien

IL FAUT UN CERTAIN COURAGE POUR SE LANCER DANS UNE CONFÉRENCE PORTANT SUR UNE SÉRIE TÉLÉVISÉE. C'EST UNE CHOSE D'EN DISCUTER AU CAFÉ, C'EN EST UNE AUTRE QUE D'ÉLABORER UN DISCOURS DE NIVEAU UNIVERSITAIRE



des religions, de spécialiste des études genre, d'historien de la médecine, etc.

Y a-t-il un fond de vérité dans les séries historiques ?

T. B. : Il y a de tout. *Band of Brothers*, par exemple, relate le parcours d'une compagnie (la *Easy Company*) de l'armée américaine durant la Deuxième Guerre mondiale. Basée sur des témoignages directs de soldats, cette mini-série est très documentée et donc relativement fidèle à la « réalité historique ». Celle des *Tudors*, en revanche, met certes en scène des personnages de la royauté anglaise qui ont existé et évoque des événements décrits dans des livres d'histoire, mais elle prend de grandes libertés avec les faits réels et se donne une licence artistique très importante. Cela dit, nous ne notons pas les séries en fonction de leur fidélité à l'histoire. Je trouve plus pertinent de se demander de quelle manière elles changent notre imaginaire et notre rapport au passé, comme cela a déjà été fait pour le roman et le cinéma historiques.

Que voulez-vous dire ?

S. F. : A cause de leur succès, les séries sont devenues de nouveaux référents culturels et elles configurent notre rapport au passé. Par exemple, pour ceux qui étaient jeunes dans les années 1960 (mais aussi ceux qui sont nés plus

tard), lorsqu'on parle de Jules César, il est difficile de ne pas penser aux aventures d'Astérix et Obélix. De la même manière, il est tout aussi difficile de parler du Moyen-Âge aujourd'hui sans que cela évoque les images de *Kaamelott* ou encore plus sûrement celles de *Game of Thrones*. Une série comme *Vikings*, c'est tout de même trois saisons entières, 39 épisodes et près de 30 heures d'immersion totale dans cette civilisation scandinave des VIII^e et IX^e siècles. Des films historiques comme *Ben Hur* ou *Gladiator*, même s'ils font rêver, ne durent qu'au maximum 2 heures et demie. Le fait d'avoir le temps permet aux scénaristes de glisser beaucoup plus de détails dans leur récit. Il est probable que le visionnement de *Vikings* modèle l'imaginaire que l'on a de cette époque bien davantage que la lecture d'un manuel scolaire ou la visite d'un musée.

Est-il souhaitable, en exagérant un peu, que l'on pense désormais automatiquement à l'acteur australien Travis Fimmel (qui joue Ragnar Lothbrok, le personnage principal de la série) lorsqu'on parle des Vikings ? Ou au comédien français Franck Pitiot quand il est question de Perceval ?

S. F. : Ce n'est pas si grave. Ce n'est finalement pas si différent des images que l'on acquiert via les manuels scolaires. Ce qui compte, c'est que des millions de gens regardent ces séries.

Les audiences sont des ordres de grandeur plus importantes que n'importe quel ouvrage d'histoire que l'on pourra écrire au cours de notre carrière. Je suis sûr que de ces séries naîtront des vocations. *Game of Thrones*, même si rien dans cette histoire n'est vrai, produira des médiévistes. Tout comme l'a fait en son temps le film *Ivanohé*.

T. B. : Les enseignants de l'école secondaire l'ont bien compris et utilisent parfois des extraits de séries pour dynamiser leurs cours. Dans un séminaire de première année à l'Université de Lausanne, des étudiants m'ont demandé s'ils pouvaient citer *Game of Thrones* pour expliquer le phénomène de la bâtardise au Moyen-Âge. Ils avaient pris l'exemple de Jon Snow, un des fils de Ned Stark, membre d'une des maisons dominantes de la série. Même si ce cas est complètement fictif, certains points concernant les naissances illégitimes ne sont pas si éloignés de la réalité et l'expérience avait été une réussite, car elle avait permis d'ouvrir le dialogue entre les étudiants. De manière générale, je suis étonnée de voir que les jeunes se passionnent tant pour ces interminables luttes de familles, ces alliances et contre-alliances et les stratégies pour le moins tordues de certains protagonistes.

Manifestement, le grand public aime bien qu'on lui raconte l'histoire de cette manière. Ce mélange des genres, science et fiction, n'est pourtant pas toujours du goût des historiens...

S. F. : Nous avons abordé ces séries télévisées comme nous l'aurions fait avec un roman historique. Nous ne perdons pas de vue que le niveau d'exigence historique change avec l'identité du producteur financier. Ces séries nous renseignent d'ailleurs parfois plus sur notre époque que sur celle qui est mise en scène. La série *The Knick*, qui se déroule dans un hôpital de New York au début du siècle passé, est très progressiste et aborde de front les problèmes de discrimination des Noirs et des femmes. On sent bien que les réalisateurs avaient les coudées franches. *Isabel*, une série produite par la télévision espagnole sur Isabelle la Catholique [non traitée dans la saison 1, ndlr], en dit long, au contraire, sur le rapport qu'entretient l'Espagne avec sa propre histoire.

« JE SUIS SÛR QUE SI L'ON DEVAIT PRODUIRE UNE SÉRIE HISTORIQUE À GRAND SPECTACLE EN SUISSE, ELLE PARLERAIT DE GUILLAUME TELL, PERSONNAGE QUI N'A JAMAIS EXISTÉ »

Il y a notamment une scène où la reine débat de l'expulsion des juifs du pays avec un air contrit et triste. Dans cet épisode, on présente les faits de manière à faire croire que ce sont les conseillers qui ont convaincu la souveraine espagnole que cette décision terrible était nécessaire pour ramener la paix dans le pays. Cette façon de voir les choses véhicule un discours aux fortes connotations nationalistes. Du point de vue de l'historien, le défaut des séries, en général, c'est qu'elles reprennent souvent des époques considérées comme fondatrices.

Je suis sûr que si l'on devait produire une série historique à grand spectacle en Suisse, elle parlerait de Guillaume Tell, personnage qui n'a jamais existé.

En dehors de votre cas, les séries sont-elles devenues des objets d'étude à l'université ?

S. F. : De plus en plus, mais pas encore en Suisse romande. Chez nous, les seuls à s'y intéresser pour l'instant sont les spécialistes des médias et les sociologues. Dans le monde francophone, il existe notamment le réseau franco-britannique SERIES (*Scholars Exchanging and Researching on International Entertainment Series*), hébergé par le CNRS et dirigé par Barbara Villez, professeure à l'Université de Paris 8, qui est composé de chercheurs travaillant dans le domaine des séries télévisées. Les Presses universitaires de France ont, quant à elles, lancé une collection, la Série des séries, qui compte déjà plus de 20 titres. Dans le monde anglo-saxon, le phénomène est plus avancé encore. On peut citer le cas particulier de *Game of Thrones* qui a fait l'objet d'un nombre incalculable de séminaires et de recherches dans un grand nombre de disciplines. Nous aimerions d'ailleurs bien programmer pour la saison 2 une conférence sur cette série, qui remporte un succès populaire massif.

QUÊTE DU GRAAL

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE REMETTENT LE COUVERT

LA SÉRIE TÉLÉVISÉE « KAAMELOTT » REMET LA LÉGENDE ARTHURIENNE AU GOÛT DU JOUR. UNE OPÉRATION DANS LA DROITE LIGNE DES NOMBREUX AUTEURS DU MOYEN-ÂGE QUI ONT JETÉ LES BASES DE CETTE FAMEUSE GESTE

La légende d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde a connu de nombreuses réécritures au travers des siècles. Celle due à Alexandre Astier, sous la forme de la série télévisée *Kaamelott*, est une des dernières en date. Le réalisateur français se distingue cependant des nombreux auteurs précédents par sa fine connaissance non seulement des événements et du contexte historiques de l'époque concernée (les V^e et VI^e siècles), mais aussi de toute la littérature qui a relaté, au fil des siècles, les aventures du roi Arthur, de la reine Genièvre, du mage Merlin ainsi que des chevaliers Lancelot, Perceval et autre Karadoc. Une maîtrise du sujet qui se ressent tout au long des 458 épisodes de la série que Sarah Olivier, assistante-doctorante au Département d'histoire médiévale (Faculté des lettres), a commentée lors d'une conférence publique ayant attiré près de 500 personnes.

« Kaamelott est davantage qu'une série humoristique, analyse l'historienne genevoise. C'est une série parodique. Elle exploite une légende déjà existante pour la détourner dans un registre ludique. Alexandre Astier a su s'entourer d'historiens, de chercheurs et de critiques littéraires qui lui ont permis d'acquérir une solide culture sur ce thème. Cela lui permet d'opérer ce détournement subtil et intelligent de la légende qui est une des raisons de son succès populaire. En ce sens, il s'inscrit dans la même tradition que ses prédécesseurs, les auteurs du Moyen-Âge qui se sont eux aussi emparés de la légende arthurienne pour l'adapter à leur goût et à leur époque. »

Du point de vue historique, le personnage d'Arthur, en tant que roi des peuples fédérés de Bretagne, n'a probablement jamais existé. On peut au mieux citer certaines traces dans des textes du haut Moyen-Âge mentionnant un supposé chef guerrier portant ce nom. Mais que la légende arthurienne ne soit pas une source directe – elle n'apporte rien sur les faits du passé – n'est pas si important en soi. Pour Sarah Olivier, elle demeure une source indirecte, renseignant sur l'atmosphère, les attentes culturelles, la mentalité et l'imaginaire de l'époque où ont vécu les auteurs successifs.

Le premier des écrivains à avoir posé les bases de la légende telle qu'on la connaît aujourd'hui est l'évêque et historien anglo-normand Geoffroy de Monmouth (1100-1155). Peu après, c'est au tour du poète français Chrétien de Troyes (1130-1191) de s'emparer des aventures d'Arthur puis de Robert de Boron (fin du XII^e - début du XIII^e siècle). Un peu plus tardif, l'écrivain anglais Thomas Malory (1405-1471) publie ce qui est considéré comme le premier

DU POINT DE VUE HISTORIQUE, LE PERSONNAGE D'ARTHUR, EN TANT QUE ROI DES PEUPLES FÉDÉRÉS DE BRETAGNE, N'A PROBABLEMENT JAMAIS EXISTÉ

roman arthurien moderne, une synthèse des versions antérieures intitulée *Le Morte d'Arthur*. Cette liste n'est pas exhaustive, le nombre d'auteurs se comptant en dizaines. « Un des points communs entre toutes ces versions, c'est l'anachronisme, souligne Sarah Olivier. L'histoire est censée se dérouler au V^e ou VI^e siècle, tandis que l'Empire romain s'effondre sous les coups de boutoir des barbares et que le christianisme chasse

Kaamelott

Dans les coulisses de la cour du roi Arthur

Création: Alexandre Astier, Alain Kappauf

Chaîne: M6

Pays: France

Saisons: 6

Episodes: 458

Diffusion: 2005-2009



les dernières poches de paganisme. Mais la réalité est celle des premiers auteurs, c'est-à-dire le XII^e siècle. Chrétien de Troyes décrit par exemple des armures, expose le code de la chevalerie ou évoque des comportements tels que l'amour courtois qui appartiennent à son temps mais qui sont totalement en décalage avec celui d'Arthur. En d'autres termes, deux Moyen-Âge séparés de 7 siècles sont réunis dans un même texte. »

Langage argotique Le créateur de *Kaamelott* étant sensible au moindre détail, cette cohabitation de deux époques médiévales très distinctes est conservée dans la série. Et à ce premier anachronisme, qui ménageait probablement déjà un effet comique au XII^e siècle, il en ajoute un deuxième en apportant des éléments contemporains, l'un d'eux étant le langage argotique de ses personnages tout droit sorti du XXI^e siècle.

Les textes médiévaux, lus en public par des jongleurs, existent d'ailleurs déjà à des fins de divertissement. Le personnage de Perceval, auquel Chrétien de Troyes consacre un roman entier, en est le meilleur exemple. Caché dans la forêt et laissé volontairement dans l'ignorance par sa mère qui veut le préserver, il prend les premiers chevaliers qu'il croise pour des anges. Perceval pose les questions les plus naïves sur chaque détail de leur accoutrement. Il se révèle tout aussi benêt pour les choses de l'amour. En même temps, ce grand naïf est promis à un destin hors du commun. C'est lui en effet qui parviendra, en compagnie de Galaad et de Bohort, au plus près du saint Graal, l'objet ultime de la quête des chevaliers de la Table ronde.

« Dans Kaamelott, ce paradoxe entre naïveté et destin extraordinaire est très bien retranscrit, note Sarah Olivier. Perceval, qui est sans doute le personnage le plus réussi de la série, fait rire le spectateur par sa profonde bêtise et son ignorance. D'un autre côté, on entend la dame du lac dire de lui qu'il a un « gros potentiel ». Il est également le seul avec Arthur à pouvoir s'emparer de l'épée magique Excalibur sans que son flamboiement ne s'éteigne. Et c'est enfin l'unique chevalier à être invité en tête à tête à la table d'Arthur. Il existe entre les deux une relation particulière d'ordre filial, même si cela donne lieu à quelques-unes des scènes les plus drôles de la série. »

Fin « officielle » de l'Empire Le contexte politique du V^e et VI^e siècle est celui de la chute de Rome et de l'invasion des peuples barbares. Les Bretons comptent parmi les premiers peuples de l'Empire à être « fédérés ». Cela signifie que tout en conservant leur identité et leurs coutumes, ils demeurent soumis à la puissance romaine et doivent s'assurer de la sécurité sur le territoire breton, pour le compte de Rome. A cette époque, le dernier empereur, Romulus Augustule, est très jeune et manipulé par ses généraux. Sa déposition en 476 à l'âge de 15 ans marque d'ailleurs la fin « officielle » de l'Empire romain d'Occident bien que les choses ne se soient pas passées aussi brutalement dans la réalité.

Dans *Kaamelott*, ces événements sont évoqués lors des rencontres épisodiques d'Arthur avec un centurion, Caius Camillus. Dans certains dialogues, les Bretons se moquent de l'âge de l'empereur et le Romain a de la peine à admettre la chute de son empire et exige encore le respect de la part d'un

DE GAUCHE À DROITE :
PERCEVAL,
CHEVALIER DU PAYS DE
GALLES (FRANCK PITIOT),
LANCELOT,
CHEVALIER DU LAC
(THOMAS COUSSEAU),
ARTHUR PENDRAGON,
ROI DE BRETAGNE
(ALEXANDRE ASTIER),
LÉODAGAN,
ROI DE CARMÉLIDE
(LIONNEL ASTIER),
BOHORT,
CHEVALIER DE GAUNES
(NICOLAS GABION).

LE « GARDIEN DU CULTE » SE BAT CONTRE UN INTERVALLE DE DEUX NOTES EN MUSIQUE QUI LUI CASSE LES « ESGOURDES »

peuple fédéré. En parallèle, les chevaliers de la table ronde doivent faire face à toutes sortes de barbares, des Saxons, des Huns, des Burgondes, des Pictes ou encore des Angles, dont ils sont censés contrecarrer les tentatives d'invasion.

« Nous savons avec certitude que ni Attila, chef des Huns, ni les Burgondes ne sont allés en Grande-Bretagne, précise Sarah Olivier. Mais malgré cette liberté prise avec les faits historiques, Alexandre Astier questionne avec pertinence le rapport à l'altérité. Les contacts avec ces peuples n'ayant pas la même culture ni la même langue devaient être assez déroutants. Le réalisateur joue aussi habilement avec l'acception du terme barbare qui, à l'époque, désignait simplement ce qui n'était pas romain. Son sens actuel est nettement plus péjoratif. Bref, cette époque était pour le moins troublée et la série le rend bien. »

Une foule d'autres thèmes sont abordés dans les épisodes de *Kaamelott*, dont la christianisation de l'île de Bretagne. A ce sujet, on peut citer le père Blaise. Dans un épisode assez unique en son genre, le « gardien du culte » se bat contre un intervalle de deux notes en musique, la quinte diminuée, qui lui casse les « esgourdes ». Considéré comme le Diabolus in musica, cet accord, aussi appelé triton, est en effet interdit par l'Eglise au cours du Moyen-Age.

Un autre personnage récurrent ayant trait à la religion est celui du druide Merlin, remarquable par son incapacité pathologique à préparer des potions ou jeter des sorts. Il se trouve qu'au V^e siècle, les druides ont déjà disparu (encore un anachronisme), mais cette figure mystique fait son grand retour et exerce une importante fascination au XII^e siècle. C'est pourquoi Robert de Boron s'en empare pour camper un Merlin ambigu dans la mesure où il est druide, donc représentant du paganisme, tout en étant impliqué dans la quête du Graal, qui deviendra par la suite un symbole très fort de la chrétienté.

CE BON ROI DAGOBERT

La spécialité de Sarah Olivier est l'histoire médiévale. L'assistante-doctorante au Département d'histoire médiévale (Faculté des lettres), qui a donné récemment une conférence publique sur la série télévisée *Kaamelott*, travaille sur la mémoire de l'époque mérovingienne (V^e-VIII^e siècle) telle qu'elle a été réécrite à la fin du Moyen-Age. Au début du XIV^e siècle, la France connaît une grave crise de succession. C'est la fin de la dynastie des Capétiens et le début de celle des Valois. La place sur le trône de

Philippe VI (1293-1350), le premier de la nouvelle lignée de rois, est remise en question par le roi Edouard III d'Angleterre ainsi que par un certain nombre de barons français qui estiment que celui qui n'est que le neveu de Philippe le Bel n'y a pas droit. *« On voit apparaître à la même époque un renouveau de l'histoire mérovingienne et un intérêt singulier pour certaines grandes figures de cette époque telles que Clovis (vers 466-511), Dagobert (602-639) ou encore certaines saintes reines*

mérovingiennes, explique Sarah Olivier. Cette renaissance se fait au détriment de Charlemagne qui tenait jusque-là la vedette. J'essaie de montrer de quelle manière la France des XIV^e et XV^e siècles, et sa royauté en manque de légitimité, se saisit du passé mérovingien pour en proposer des réécritures qui répondent aux enjeux du présent. Il s'agit, pour la royauté tardive, d'établir une continuité entre elle et ses ancêtres prestigieux. C'est ainsi que – par exemple – Clovis devient au XIV^e siècle le bénéficiaire de la

fleur de lys – principal symbole de la royauté française – qui lui est offerte par un ange. »

A force de moult chansons de gestes, miracles (de petites pièces de théâtre), textes hagiographiques et autres miroirs aux princes, certains grands personnages mérovingiens reviennent sur le devant de la scène. Le roi Dagobert, par exemple, est souvent présenté comme un souverain idéal, pieux et guerrier, proposé en modèle à ses successeurs du Moyen-Age tardif.



TRAVIS FIMMEL INCARNE
RAGNAR LOTHBROK DANS
«VIKINGS»

LE PRÉNOM THOR

DATE DE BIEN AVANT LA
PÉRIODE CHRÉTIENNE.
ON LE RETROUVE SUR DES
PIERRES RUNIQUES ET,
SURTOUT, DANS LA TOPO-
NYMIE À TRAVERS TOUTE
LA SCANDINAVIE.

LE VOYAGE DE THOR

APPARAÎT AUTOUR
DE 1200 DANS DEUX
SOURCES ÉCRITES. LA
PREMIÈRE NAÎT SOUS LA
PLUME DU DANOIS SAXO
GRAMMATICUS, QUI ÉCRIT
EN LATIN. LA SECONDE
EST L'«EDDA» ÉCRITE
PAR L'ISLANDAIS SNORRI
STURLUSON.

L'«EDDA» EST UN TRAITÉ
DE POÉTIQUE. L'OUVRAGE
EXPOSE LES MYTHES
NORDIQUES CAR CEUX-CI
SONT ESSENTIELS À LA
COMPRÉHENSION DE LA
POÉSIE PARTICULIÈRE
UTILISÉE PAR LES
SCALDES SCANDINAVES.

LE TEXTE DE SNORRI
STURLUSON N'EST
CONNU QUE PAR DES
COPIES PLUS TARDIVES.
IL EN EXISTE QUATRE
VARIANTES.

LE TERME VIKING EST
PÉJORATIF. IL SIGNIFIE
PIRATE. IL APPARAÎT EN
RÉALITÉ D'AVANTAGE
POUR QUALIFIER UNE
ACTIVITÉ, QUI PEUT ALLER
DU COMMERCE AU PIL-
LAGE. LES VIKINGS, TELS
QU'ILS APPARAÎSSENT
DANS LES SAGAS ÉCRITES
À PARTIR DU XIII^e SIÈCLE,
S'ADONNENT UN CERTAIN
TEMPS À DE TELLES ACTI-
VITÉS AVANT DE REDEVE-
NIR DES PAYSANS.

L'ISLANDE SOUS LE MARTEAU DE THOR

LES MYTHES DU NORD ONT ÉTÉ MIS PAR ÉCRIT AU XIII^E SIÈCLE. CES RÉCITS RENSEIGNENT MOINS SUR LA RELIGION DES VIKINGS DU VIII^E SIÈCLE, PÉRIODE DURANT LAQUELLE SE DÉROULE LA SÉRIE TÉLÉVISÉE DU MÊME NOM, QUE SUR LA GÉOPOLITIQUE DE LA SCANDINAVIE AU MOMENT OÙ ILS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS

La série télévisée *Vikings* se veut très proche de la réalité. Commandée par la chaîne américaine History, bénéficiant des conseils de nombreux experts, elle relate avec minutie la vie, les intrigues et les faits d'armes de Ragnar Lothbrok et de ses guerriers venus du froid vers la fin du VIII^e siècle. La religion – ou la mythologie – tient une place très importante dans la production. Un choix qui permet de montrer que ce ne sont pas seulement les hommes qui se battent mais aussi tout le panthéon scandinave, mené par Odin et Thor, qui entre en collision frontale avec le dieu unique du christianisme.

Le souci, aussi bien pour les scénaristes de la série que pour les historiens des religions d'ailleurs, c'est qu'il n'y a pratiquement aucun moyen de se faire une idée précise de l'univers mental des Vikings à l'époque où ils font irruption dans l'histoire occidentale avec le pillage en 793 du monastère de Lindisfarne (dans le nord de l'Angleterre). Mis à part quelques runes énigmatiques sur des pierres et des chroniques chrétiennes forcément polémiques quand il est question de paganisme, les plus anciennes sources écrites décrivant la mythologie nordique sont en effet beaucoup plus tardives.

Il s'agit pour la plupart d'entre elles des textes datant du XIII^e siècle, soit plus de quatre cents ans après les événements relatés par la série télévisée. L'Islande, la Norvège, le Danemark et la Suède ont alors adopté officiellement le christianisme depuis déjà deux siècles.

Le problème se corse encore lorsqu'on sait que, malgré les apparences, ces textes ne cherchent pas à transmettre fidèlement une tradition ancestrale. Leur objectif consiste davantage à mettre en scène, dans un cadre mythologique, les tensions déchirant la société scandinave à l'époque où ils ont été écrits. C'est en tout cas l'idée défendue par Nicolas Meylan, chargé de cours à l'Unité d'histoire et d'anthropologie des religions (Faculté des lettres), spécialiste

des religions scandinaves, lors d'une intervention publique qu'il a donnée cet automne dans le cadre du cycle de conférences organisé par la Maison de l'histoire et intitulé *The Historians, saison 1*.

Le voyage de Thor Pour illustrer sa thèse, le chercheur genevois s'est concentré sur une scène de la série (épisode 3, saison 3), celle où un vagabond, qui se fait nommer Harbard, s'arrête dans la demeure de Ragnar Lothbrok alors absent pour cause de conquête du Wessex. Les femmes restées au

foyer offrent le gîte et le couvert au visiteur qui, en contrepartie, leur raconte une histoire qu'il prétend avoir vécue lui-même.

Selon ce récit, le vagabond, alors qu'il traverse l'Utgard (pays d'au-delà des océans), croise le chemin du roi des géants qui l'invite dans son château. Pour être accepté, le voyageur doit cependant faire la preuve d'un talent hors du commun. Comme il se vante de sa capacité à boire beaucoup, on lui tend une corne et on lui demande de la vider en un ou deux traits. Sûr de son fait, Harbard boit à grandes gorgées jusqu'à ce que le souffle lui manque. Mais quand il repose sa corne, le niveau du

liquide a à peine baissé. Un peu désarçonné, il réclame alors une deuxième chance sous la forme d'un combat de lutte. A sa grande surprise, on lui oppose la nourrice du roi qui est alors très âgée. Dès le début du combat, Harbard se rend compte que la femme est incroyablement forte. Malgré tous ses efforts, une clé de bras de l'aïeule l'oblige à mettre un genou à terre.

Lorsque le visiteur, humilié, s'apprête à quitter les lieux, le roi des géants lui avoue avoir fait appel à des subterfuges et à des illusions pour le berner. La corne, lui dit-il, est reliée à la mer, il ne pouvait donc pas la vider. Mais il sera surpris, poursuit le roi, lorsqu'il retournera près de l'océan de voir à quel point son niveau a baissé. La vieille nourrice, quant

Vikings

Intrigues et coups de haches avec les guerriers du Nord

Création: Michael Hirst
Pays: Canada, Irlande
Chaîne: History
Saisons: 4
Episodes: 39
Diffusion: 2013-2016

à elle, représente la vieillesse. Personne ne peut la vaincre. Mais le roi a néanmoins été impressionné par la résistance offerte par Harbard.

Ayant écouté le conte, une des femmes affirme alors ne pas croire que le héros de ces aventures soit le vagabond mais plutôt le dieu Thor, le seul capable de vider les océans et de résister à la vieillesse. En servant cette histoire, les scénaristes de la série ont, semble-t-il, voulu rappeler au téléspectateur attentif la délimitation des rôles des deux dieux principaux de la mythologie nordique : Thor, qui symbolise la force et qui est le héros original de cet épisode, et Odin, roublard et rusé qui apparaît sous les traits du vagabond-conteur. *Harbard*, qui signifie Barbe grise en vieux norrois, est en effet un des nombreux surnoms du maître du Walhalla, la demeure des dieux nordiques.

Défi impossible « C'est une vision un peu réductrice, estime Nicolas Meylan. Cette histoire est un condensé et une simplification de l'épisode du voyage de Thor chez le géant Utgarda-Loki tel qu'on peut le lire dans différentes sources. Dans une des versions, Thor n'est pas seul mais accompagné du dieu Loki et de deux enfants qui lui servent de serviteurs ou d'esclave. Par ailleurs, les aventures commencent bien avant l'arrivée au château. Les épreuves sont également plus nombreuses dont un défi impossible à relever consistant à manger une auge remplie de viande plus rapidement qu'un certain Logi (qui se révèle être le feu sauvage), une course de vitesse contre Hugi (imbattable puisqu'il s'agit en réalité de l'esprit du roi des géants) ou encore la tentative infructueuse de soulever un chat sous les traits duquel se cache en fait le serpent de Midgard. »

La source en question n'est autre que la fameuse *Edda* rédigée par le poète et historiographe islandais Snorri Sturluson (1179-1241). C'est dans ce même recueil que Michael Hirst, le scénariste de *Vikings*, a puisé pour reconstituer la religion scandinave des personnages de sa série et en particulier l'histoire simplifiée du voyage de Thor. Le choix n'est pas illogique. Il s'agit de l'un des récits les plus anciens et les plus complets qui existent sur la mythologie nordique dans son ensemble. De nombreux historiens des religions estiment qu'il est basé sur des sources orales et écrites plus anciennes, aujourd'hui disparues, et qu'il transmet fidèlement une tradition scandinave ancestrale. Certains spécialistes cherchent d'ailleurs toujours à démêler dans le contenu de l'*Edda* ce qui est « authentique » de ce que Snorri Sturluson a lui-même apporté.

Pour Nicolas Meylan, toutefois, une telle approche est vaine. Selon lui, la mythologie n'est rien d'autre qu'une idéologie politique mise sous forme narrative. Il faut, par conséquent, lire le voyage de Thor en tenant compte du contexte politique et social de la Scandinavie du vivant de Snorri Sturluson.

Depuis sa colonisation au IX^e siècle par les Norvégiens (entre autres), l'Islande, dépourvue de pouvoir exécutif, est indépendante. Les habitants sont libres – leur statut a même fait rêver un millénaire plus tard l'économiste américain Milton Friedman – bien que leur société soit basée sur une économie de subsistance. Toutefois, au début du XIII^e siècle, la Norvège cherche à étendre son influence vers l'extérieur.

Ayant terminé le processus de centralisation et calmé les dernières tentatives de rébellion interne, le roi Håkon IV (1204-1263) s'intéresse tout particulièrement à l'Islande. C'est le début de l'impérialisme norvégien. Après quelques décennies de troubles, l'île volcanique finit par perdre son indépendance et est rattachée, en 1262, à la couronne.

Patrie des poètes « Sachant cela, de nombreux éléments du voyage de Thor, dans sa version originale du moins, prennent tout leur sens, estime Nicolas Meylan. Il est difficile de ne pas reconnaître, caché sous les traits de Thor, le roi de Norvège qui possède alors le monopole de la violence dans l'Atlantique Nord. Quant à Utgarda-Loki, le roi des géants, il symbolise l'Islande qui, à cette époque, jouit pour sa part du monopole de la parole. L'île est en effet la patrie des poètes et des historiographes de la Norvège. Et la poésie, pour les anciens scandinaves,

représente la capacité de persuasion et d'organisation de la mémoire. La force de cette parole quasi performative se retrouve dans le pouvoir illusionniste que déploie Utgarda-Loki pour tromper Thor. »

Du coup, l'intention de Snorri Sturluson apparaît sous un éclairage nouveau. Le poète islandais est chrétien, cela ne fait aucun doute. Il n'est pas interdit d'imaginer qu'il ressent une certaine nostalgie pour la religion de ses ancêtres. Mais ce n'est clairement pas un ethnographe et son but, avec l'*Edda*, n'est pas de rappeler les croyances du passé. Avec ces outils particuliers et prestigieux que sont les mythes nordiques, qu'il n'hésite pas à modeler à sa guise, le poète pose un regard et un commentaire sur sa société et son époque.

Une époque d'autant plus dure pour Snorri Sturluson qu'il assiste en même temps à la perte de vitesse d'un ordre ancien caractérisé notamment par une oligarchie dont il fait partie. Ayant bénéficié d'une solide formation littéraire et conclu un mariage très profitable, il est à 25 ans l'homme le plus puissant d'Islande lorsqu'il décide d'aller en Norvège. Il espère y devenir scalde pour le nouveau roi, c'est-à-dire propagandiste officiel de la couronne, comme tant de poètes islandais avant lui. Le problème, c'est que ce roi est différent. Elevé par l'Eglise et non dans l'ancienne tradition, exposé à la littérature continentale et non locale, il ne comprend plus les vieilles traditions. Le courant ne passe pas. La fortune de Snorri Sturluson décline alors lentement. Il retournera en Islande et se fera même assassiner sur ordre du roi de Norvège en 1241.

« DIFFICILE DE NE PAS RECONNAÎTRE, SOUS LES TRAITS DE THOR, LE ROI DE NORVÈGE QUI POSSÈDE ALORS LE MONOPOLE DE LA VIOLENCE »

NICOLAS MEYLAN, CHARGÉ DE COURS À L'UNITÉ D'HISTOIRE ET D'ANTHROPOLOGIE DES RELIGIONS

TYRANNIE DU SEXE

HENRI VIII À CORPS PERDUS

LA BEAUTÉ DU ROI ANGLAIS EST AU CENTRE DE LA SÉRIE TÉLÉVISÉE « THE TUDORS ». CELLE-CI FAIT DE LA SEXUALITÉ DU MONARQUE UNE GRILLE DE LECTURE DE L'HISTOIRE. UN CHOIX QUI N'EST PAS DU GOÛT DE TOUS

Avant de devenir un tyran bouffi à la fin de sa vie, Henri VIII, souverain d'Angleterre de 1509 à 1547, est considéré comme le plus beau roi de la chrétienté. En signant le scénario et la réalisation de la série télévisée *The Tudors*, Michael Hirst a choisi d'utiliser cette beauté physique, abondamment commentée dans l'historiographie, comme clé de lecture en la transposant dans l'époque actuelle et avec des critères esthétiques ultra-contemporains. Cela donne un Henri VIII assez éloigné de la représentation historique traditionnelle du roi Tudor. Incarné par l'acteur irlandais Jonathan Rhys Meyers, le roi est sexualisé en diable, le corps épilé et sculptural, sans cesse exhibé lors de scènes voluptueuses avec l'une de ses six femmes successives ou de ses innombrables maîtresses. Si on y ajoute les nombreuses libertés prises avec la vérité factuelle, c'est peu dire que la série a choqué les tenants d'un certain conservatisme historique (lire encadré en page 38).

Se limiter à démêler le vrai du faux dans *The Tudors*, c'est passer à côté du projet de la série télévisée, estiment toutefois Nicolas Fornerod et Daniela Solfaroli Camillocci, tous deux chercheurs à l'Institut d'histoire de la Réformation. Si le projet relève avant tout de la fiction historique, sa facture est suffisamment riche pour être porteuse d'interrogations sur la pratique de l'histoire.

INSPIRATEUR DU PERSONNAGE DE BARBE BLEUE, LE MONARQUE SE DÉBARRASSE DE SES FEMMES ET LES REMPLACE SANS BEAUCOUP DE SCRUPULES

un canard homosexuel), *Masters of Sex* (lire en page 39) ou encore *Californication* (les tribulations sexuelles et amoureuses d'un romancier new-yorkais en Californie). » En d'autres termes, le public visé à l'origine n'a pas forcément pour passion l'histoire de la Couronne anglaise.

Cela dit, même si le sexe sert, au moins durant les deux premières saisons, à appâter une portion assez spécifique du public nord-américain, il permet aussi au scénariste britannique de porter un regard pertinent sur ce personnage pour le moins original qu'est Henri VIII, notamment quant à son rapport à l'union matrimoniale. C'est un fait : la vie sexuelle du souverain anglais, né en 1491 n'est pas de tout repos. Il contracte pas moins de six mariages. Inspirateur

suspecté du personnage de Barbe bleue, le monarque se débarrasse de ses femmes et les remplace en apparence sans beaucoup de scrupules. Deux sont répudiées, deux condamnées à mort pour adultère et exécutées, une meurt en couches. Seule la dernière survit à son mari après avoir tout de même failli y passer aussi.

Les historiens se sont penchés sur cette suite de ruptures matrimoniales violentes. Parmi les explications avancées (dysfonction sexuelle, influence religieuse...) se trouvent le plus souvent la raison d'Etat et l'impératif de produire

un héritier mâle. La dynastie des Tudors ne s'installe en effet au pouvoir qu'avec le père du roi, Henri VII, à l'issue de la guerre des Deux-Roses (1455-1485) et sur la base d'une légitimité fragile. Il faut absolument assurer une descendance masculine – qui tarde à venir – pour ancrer définitivement la famille sur le trône. Quitte à changer de femme lorsque cela ne fonctionne pas.

« Comme il s'agit d'une fiction, la série télévisée possède cet avantage de pouvoir se mettre dans la tête des personnages, explique Daniela Solfaroli Camillocci. *The Tudors* permet ainsi de prolonger la réflexion sur un terrain où les historiens ne peuvent

The Tudors

Sexe et violence à la cour d'Angleterre

Création : Michael Hirst
Pays : Canada, Irlande, Royaume-Uni
Chaîne : Showtime
Saisons : 4
Episodes : 38
Diffusion : 2007-2010

Chaîne tendance « *L'omniprésence du sexe et du sang fait partie du cahier des charges de la série*, admet Nicolas Fornerod, qui est aussi chargé d'enseignement au Département d'histoire générale (Faculté des lettres). *The Tudors a en effet été initialement diffusée sur Showtime, une chaîne câblée new-yorkaise connue pour avoir produit, entre autres, des séries telles que The L-World (qui décrit la vie de femmes lesbiennes, bisexuelles et transgenres), Queer as folk (qui suit cinq amis homosexuels et leur entourage), Queer duck (un dessin animé sur*

pas aller. Par ailleurs, Michael Hirst utilise surtout les performances sexuelles pour mettre en scène le vieillissement du roi. Les outrages du temps n'affectent pas le corps, toujours aussi sublime et qui passe subitement de la trentaine à la cinquantaine lors des ultimes épisodes de la dernière saison. Dans la série, le vieillissement se comprend en réalité à travers la multiplication des pannes et des échecs sexuels, du voyeurisme, etc. D'une position dominatrice, Henri VIII glisse progressivement vers une masculinité de plus en plus angoissée. L'accent placé sur le sexe et les relations de genre permet aussi d'explorer des territoires intéressants pour les historiens : la question des espaces d'action politique des hommes et des femmes dans le système clos de la cour, les limites du consentement individuel au pouvoir, etc. »

LA SÉRIE MET EN SCÈNE UNE SORTE DE REMPLACEMENT DE LA PUISSANCE SEXUELLE, QUI BAISSE, PAR UN AUTORITARISME, QUI DURCIT

Dorian Gray Les saisons suivent d'ailleurs le déclin sexuel du roi en devenant plus sombres et en prenant un tour plus réflexif. L'éclairage se tamise, la colère du roi, perceptible dès les premiers épisodes, se déchaîne. Le souverain devient despotique et glisse vers une forme de tyrannie. La série met en scène une sorte de remplacement de la puissance sexuelle, qui baisse, par un autoritarisme, qui durcit.

Dans le dernier épisode,

le roi, qui a pris un méchant coup de vieux, marche avec une canne à la suite d'un accident de joute. On le voit en compagnie de son peintre officiel, Hans Holbein, alors qu'il examine un portrait le représentant tel qu'il est finalement : gris et empâté. Henri VIII se fâche, hurlant au mensonge. « *L'allusion au Portrait de Dorian Gray d'Oscar Wilde est évidente*, note Nicolas Fornerod. *Le roi se voit vieillir, une image qu'il ne désire pas voir et qui ne correspond pas du tout à la propagande de la couronne. Mais ce qu'il contemple, en réalité, c'est son portrait moral, ravagé par la tyrannie.* »

Dans ce même épisode, le monarque voit des revenantes le hanter, comme le *Richard III* de William Shakespeare, auquel le Henri VIII boiteux et bossu de la série finit par

ressembler. « *Cette évocation du poète de Stratford-upon-Avon, confirmée par le titre français de l'épisode (Être et ne plus être), est ironique*, précise Nicolas Fornerod. *L'image détestable de Richard III qui perdure jusqu'à aujourd'hui a été forgée par la propagande des Tudor pour dénigrer le dernier représentant de la dynastie précédente, mort justement lors de la guerre des Deux-Roses. Shakespeare, en créant son monstre de cruauté, reproduit en fait un mythe émanant des Tudor.* »

Thomas Hobbes Les références culturelles distillées par Michael Hirst et son équipe se retrouvent aussi sur l'emballage de la série. L'image du coffret de la saison 3 montre le roi assis sur un trône fait de corps humains nus (voir image de couverture). A première vue, le rapport entre cette composition et le Henri VIII historique est inexistant. Mais en cherchant plus loin, il est possible d'y voir, comme le proposent Daniela Solfaroli Camillocci et Nicolas Fornerod, un rappel du frontispice du *Léviathan* écrit en 1651 par Thomas Hobbes (1588-1679). Dans cet ouvrage majeur, le philosophe anglais, considérant que l'« homme est un loup pour l'homme », affirme que le seul moyen pour parvenir à la paix civile est de soumettre les peuples à une autorité absolue qui unisse en une seule personne les pouvoirs ecclésiastique et politique. L'illustration de cette position philosophique est visible sur la première page de l'ouvrage de Hobbes avec un personnage, symbolisant le pouvoir absolu, qui se tient les bras en croix avec dans une main une crosse épiscopale et dans l'autre une épée. Autre particularité : son corps est formé d'une multitude d'autres corps humains, comme le trône d'Henri VIII montré sur le coffret est composé de corps nus. Si cette référence n'emporte pas immédiatement la conviction, le coffret de la saison 4 est à même de dissiper les derniers doutes. Le roi y est cette fois-ci représenté, les bras en croix, tenant dans une main une épée et dans l'autre une croix. Ce dernier objet a manifestement été préféré à la crosse d'évêque originale qui est un attribut assez désuet et dont la signification risque d'échapper à une grande partie du public.



STARKEY AND HIRST

La sortie de la série télévisée *The Tudors* a provoqué une nuée de critiques sur l'île d'Albion. La plus cinglante est venue du Britannique David Starkey, historien reconnu dans les milieux académiques, spécialiste de l'époque des Tudors et présentateur de programmes à la BBC.

Lui-même auteur d'un documentaire sur Henri VIII (*The Mind of a Tyrant*), d'une facture très classique et faisant appel à des acteurs pour jouer certaines scènes, David Starkey s'est emporté contre ce soap opera venu d'outre-Atlantique. S'exprimant dans plusieurs médias,

il a jugé qu'une telle ignorance des faits relève d'une « manière arrogante de produire de l'histoire ». *The Tudors* serait ainsi une série « gratuitement fausse » et l'histoire aurait été « mutilée pour plaire au public américain ». La cible de cette colère, le scénariste et créateur de la série Michael Hirst, n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai en ce qui concerne les Tudors. Avant de se lancer dans la série, il a en effet écrit le scénario des films de l'Indien Shekar Kapur consacré à la « reine vierge », la fille d'Henri VIII (*Elizabeth* en 1998 et *Elizabeth : l'âge d'or* en 2007). Ces deux longs-métrages ont également

dû essuyer les feux de la critique historique en son temps. Michael Hirst a néanmoins répondu à son principal détracteur et le critiquant à son tour par voie de presse. Cette prise de bec, qui a duré plusieurs mois, ne fait que prolonger un vieux débat opposant depuis longtemps les historiens aux fictions historiques. Michael Hirst et David Starkey participent en effet l'un comme l'autre à la vulgarisation de l'histoire. Ils peuvent tous les deux se vanter d'obtenir en Grande-Bretagne un succès considérable, puisqu'ils ont rassemblé chacun des millions de téléspectateurs – dont

une grande partie est probablement constituée des mêmes personnes. Mais leurs méthodes divergent. David Starkey privilégie une approche rigoureuse et s'attache aux faits pour fournir des explications. Michael Hirst a préféré la fiction et la liberté qui l'accompagne. Il se propose de s'interroger sur les passions des acteurs historiques, en représentant un aspect du passé qu'une bonne partie des historiens affirment, à l'instar de Starkey, ne pouvoir reproduire : « l'intériorisation » des événements historiques par les protagonistes du drame de l'histoire eux-mêmes.

**MICHAEL SHEEN ET
LIZZY CAPLAN**
INCARNENT LES DEUX
PERSONNAGES
PRINCIPAUX DE LA SÉRIE
«MASTERS OF SEX».

CERTAINS L'AIMENT CHAUD

LA LIBIDO ENTRE AU LABO

«MASTERS OF SEX» RELATE LA TRAJECTOIRE DU COUPLE DE CHERCHEURS QUI A POSÉ LES FONDEMENTS DE LA SEXOLOGIE MODERNE EN CHERCHANT À DÉCRIRE LA PHYSIOLOGIE DE L'ORGASME. RETOUR SUR UNE AVENTURE SCIENTIFIQUE HORS DU COMMUN

A eux deux, ils ont révolutionné la science de la sexualité. Lui, c'est William Howell Masters (1915-2001), éminent gynécologue établi dans la région de Saint-Louis (Missouri). Elle, c'est Virginia Eshelman Johnson (1925-2013), jeune mère de famille divorcée, successivement employée comme chanteuse de country, journaliste et secrétaire médicale. Ensemble, ils se sont efforcés durant près d'un demi-siècle de percer le mystère du plaisir sexuel, proposant une théorie et des méthodes thérapeutiques reprises jusqu'à aujourd'hui dans le monde entier. C'est leur histoire que raconte *Masters of Sex*, série décortiquée par Delphine Gardey et Laura Piccand, respectivement professeure et assistante au sein de l'Institut des études genre, dans le cadre du quatrième rendez-vous du cycle *The Historians*.

«En général, face à une série qui se situe dans un cadre historique, ce qui intéresse surtout le public, c'est de savoir dans quelle mesure tel personnage ou tel accessoire correspond effectivement à une réalité», explique Delphine Gardey. Dans le cas présent, la question ne se pose toutefois pas vraiment. D'abord, parce que l'époque considérée est assez proche et donc bien documentée. Ensuite, parce que le programme diffusé par la chaîne Showtime s'inspire pour l'essentiel de la biographie de Virginia Johnson réalisée par l'écrivain Thomas Maier. William Masters n'ayant jamais donné son point de vue, nous n'avons donc qu'une vision partielle des faits.»

La série n'est pas pour autant dénuée d'attraits. Outre un casting aux petits oignons (Lizzy Caplan étincelante dans le rôle de Virginia Johnson), *Masters of Sex* est également une incontestable réussite sur le plan formel, les éclairages

à la Hopper restituant à merveille le côté très photogénique de l'Amérique de la fin des années 1950.

Sur le fond, malgré l'introduction de personnages purement fictifs et d'inévitables intrigues plus ou moins romanesques destinées à nourrir le scénario au cours des quatre saisons déjà réalisées, l'intrigue générale reste globalement fidèle à ce que l'on sait des faits. Elle a surtout l'immense mérite de permettre au téléspectateur de s'immerger de manière tout à fait crédible dans ce qui a constitué l'une des plus audacieuses aventures scientifiques du XX^e siècle.

**«IL Y A UNE
DIMENSION
ÉMANCIPATRICE
QUI ANNONCE
LA RÉVOLUTION
SEXUELLE DES
ANNÉES 1970 DANS
LES TRAVAUX
DE MASTERS ET
JOHNSON»**

«Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les troubles sexuels sont associés à la criminalité ou à la perversion, explique Delphine Gardey. Après la révolution psychanalytique, on commence à considérer la sexualité comme un phénomène normal de la condition humaine. Avec Masters et Johnson, le sujet devient un véritable objet de laboratoire qu'il s'agit d'observer, de décrire et de quantifier selon les canons de la science behavioriste de l'époque.»

La chose est naturellement plus facile à dire qu'à faire. Non seulement parce que dans l'Amérique encore très puritaine des années 1950, la démarche a un fort par-

fum de scandale, mais surtout parce que, dans ce domaine, tout est à faire.

Avec l'aide de Virginia Johnson, qu'il engage au départ comme simple secrétaire et avec qui il finira par se marier en 1971, l'honorable gynécologue qu'est alors William Masters commence par mettre au point la méthode, les protocoles et l'outillage dont il a besoin pour créer un dispositif expérimental totalement inédit pour l'époque. Reste à trouver des

Masters of Sex

Histoire du couple qui a inventé la sexologie clinique

Création : Michelle Ashford

Chaîne : Showtime

Pays : Etats-Unis

Saisons : 4

Episodes : 46

Diffusion : depuis

le 29 septembre 2013



cobayes prêts à se masturber ou à pratiquer l'acte amoureux sous les yeux du couple de chercheurs. Ce seront d'abord des prostituées, puis des couples de volontaires formés pour la circonstance qui vont se succéder par centaines.

Malgré les réticences de l'hôpital qui l'emploie et les attaques venues d'une partie du corps médical, le duo s'obstine, remettant inlassablement le travail sur l'ouvrage et participant eux-mêmes au protocole expérimental jusqu'à obtenir l'enregistrement de près de 10 000 orgasmes.

« *C'est un aspect qui est fondamental pour Masters et Johnson, commente Delphine Gardey. Etre irréprochables sur le plan expérimental est en effet une condition essentielle pour rendre leurs travaux acceptables, non seulement auprès de la communauté scientifique, mais aussi du grand public. Cette volonté d'objectivation de l'orgasme, en décrivant sa physiologie par des dispositifs d'enregistrement électromécaniques et des protocoles scientifiques en tous points conformes aux meilleures pratiques de laboratoires de l'époque est d'ailleurs très bien restituée par les concepteurs de la série.* »

La stratégie s'avère d'ailleurs payante, l'ouvrage fondateur du couple, *Human Sexual Response and Human Sexual Inadequacy*, publié en 1966, devenant très vite un « best-seller » tandis que ses auteurs deviennent des célébrités nationales. Il est vrai que les résultats obtenus apportent une foule d'innovations et de concepts appelés à faire école aux quatre coins de la planète. Il en va ainsi de la description faite des quatre phases constituant le « cycle sexuel » (excitation, plateau, orgasme, résolution), de la démonstration que la femme est plus apte que l'homme à avoir divers orgasmes pendant l'acte, de la preuve que la taille du sexe masculin n'est pas déterminante pour le plaisir féminin ou encore du modèle thérapeutique proposé par les deux chercheurs qui implique la prise en charge des couples de patients par un couple de praticiens, chacun traitant le représentant de son sexe.

« *Même s'il y a des éléments assez baroques dans le dispositif expérimental mis en place par Masters et Johnson, il y a une*

dimension égalitaire dans leurs travaux, qui annonce d'une certaine manière la révolution sexuelle des années 1970, souligne Delphine Gardey. En affirmant que la sexualité est une activité normale et bénéfique sur le plan physiologique qui n'a d'autre finalité que le plaisir, y compris pour les femmes, les deux chercheurs provoquent une rupture fondamentale avec le modèle traditionnel associant l'acte amoureux à la procréation et au mariage. »

Parallèlement au récit des événements ayant conduit à ce formidable coup de pied dans la fourmilière, *Masters of Sex* soulève également un certain nombre de questions liées aux problématiques de genre qui n'ont pas échappé à Delphine Gardey et à Laura Piccand.

A l'origine, les deux personnages principaux occupent ainsi des rôles tout à fait traditionnels du point de vue de la division sexuelle du travail scientifique. A lui, l'autorité scientifique et la conduite de l'expérimentation. A elle, le contact avec les patients et les aspects plus sociaux du travail scientifique. Peu à peu, cependant, cette très forte asymétrie va s'estomper. Loin de chercher à s'attribuer tout le mérite du travail, William Masters donne à Virginia Johnson, qui devient son assistante puis sa femme, la possibilité de participer pleinement à la définition et aux orientations du programme de recherche. Devenue son égale, elle accède au statut d'auteure dès la publication de leur premier ouvrage et apparaît systématiquement à ses côtés lors des nombreuses interventions du couple dans les médias.

« *Ce qui est assez saisissant dans le comportement de ces deux chercheurs, souligne Delphine Gardey, c'est que tout en se mettant en scène comme un couple somme toute assez traditionnel afin, sans doute, de rassurer l'opinion et de rendre leur message plus recevable, ils n'ont cessé de déplacer les rôles qui leur étaient attribués par la société et par l'époque.* »

LA SCIENCE FACE AU (DÉ)PLAISIR FÉMININ

Hasard du calendrier, au moment où la chaîne Showtime diffusait les premiers épisodes de la série *Masters of Sex* (lire-ci dessus), à l'automne 2013, Delphine Gardey, directrice de l'Institut des études genre de l'UNIGE, profitait d'un subside du Fonds Maurice Chalumeau pour lancer un projet de recherche visant à rendre compte de l'histoire et de l'actualité de la prise en charge des troubles du désir et de la sexualité féminine. « *Les travaux de Masters et*

Johnson ont contribué à faire du droit au plaisir une réalité pour de nombreuses femmes, explique la chercheuse. L'objectif de ce projet est de voir ce qui s'est passé depuis en analysant non seulement l'évolution du savoir médical mais aussi celle des normes définissant ce qui relève du normal et ce qui relève du pathologique dans ce domaine. »

Outre les apports de nouvelles disciplines (sociologie et neurosciences notamment), l'apparition de nouveaux concepts comme

celui de trouble du désir sexuel hypoactif (qui renvoie à l'ancienne « frigidité » féminine) ou l'évolution de la « pharmacopée du désir défaillant », l'équipe conduite par Delphine Gardey ambitionne de mettre en lumière le sens que les femmes elles-mêmes donnent à leur sexualité « problématique », les conduites qu'elles adoptent pour y remédier ainsi que les ressources dont elles disposent. Les résultats de l'étude ont d'ores et déjà fait l'objet de deux

publications* et un ouvrage intitulé *Les sciences du désir. Le désir féminin de la psychanalyse aux neurosciences*, réalisé sous la direction de Delphine Gardey et de Marlène Vuille, est à paraître aux éditions du Bord de l'Eau à l'automne 2017.

* « Cet obscur sujet du désir. Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident », par Delphine Gardey et Lulia Hasdeu (2015), in « Travail, Genre et Sociétés », n°34, pp. 73-92.

« Le désir sexuel des femmes, nu DSM à la nouvelle médecine sexuelle », par Vuille Marlène, « Genre, Sexualité & Société » 12, 17 p.

SOMBRE SCALPEL

LES COW-BOYS EN BLOUSE BLANCHE

«**THE KNICK**» RACONTE L'HISTOIRE DE LA CHIRURGIE DU DÉBUT DU XX^E SIÈCLE COMME CELLE D'UNE CONQUÊTE DE NOUVEAUX TERRITOIRES MÉDICAUX RENDUE POSSIBLE GRÂCE À L'ENTRÉE DE L'ASEPSIE ET DE L'ANESTHÉSIE DANS LE BLOC OPÉRATOIRE

La première scène de la série télévisée *The Knick* montre l'opération d'une femme enceinte de huit mois dont il faut retirer en urgence le fœtus. Devant une assemblée de médecins au regard sévère surplombant le bloc opératoire, les chirurgiens s'activent sous la lumière vive de lampes à gaz. Ils expérimentent une nouvelle technique qui devrait, assurent-ils, sauver la mère et l'enfant. On est en 1900. Il n'y a ni bip ni écran. Seuls les ordres des médecins proférés à mi-voix couvrent le bruit de l'assistant actionnant la poire qui sert à insuffler un gaz anesthésiant dans les poumons de la patiente et celui de la pompe à manivelle permettant de récupérer dans des bocal le sang coulant à flots de la plaie. Il faut faire vite, mais l'opération se complique. La patiente meurt. Le bébé aussi. Et le chirurgien en chef, une fois retiré dans son bureau, se suicide. Comme stratégie visant à capter un maximum de téléspectateurs, on a vu plus gai.

Alexandre Wenger et Philip Rieder, respectivement professeur associé et collaborateur scientifique à l'Institut Ethique Histoire Humanités (Faculté de médecine), n'ont pourtant pas détourné la tête. Au contraire. Dans le cadre du cycle de conférences *The Historians*, saison 1, les deux historiens de la médecine ont donné un cours public en décembre sur cette série dirigée par Steven Soderbergh qui raconte les succès et les échecs de John Thackery, chirurgien à la clinique new-yorkaise Knickerbocker au tournant du siècle passé et présenté à l'écran comme un véritable pionnier de son art.

«Les cinéastes assument leur entrée en matière pour le moins radicale même si elle leur fait probablement perdre la moitié de leurs spectateurs en dix minutes, admet Alexandre Wenger. La suite est à l'avenant. Filmée en lumière naturelle, la série est sombre. Le personnage principal est un chirurgien accro à la cocaïne, les plaies que lui et son équipe doivent soigner sont spectaculaires, les méthodes visant à se procurer des corps à des fins d'expérimentation sont souvent illégales et parfois révoltantes. Les cadrages sont originaux et la musique, violemment anachronique, fait la part

belle à une techno interiorisée très planante signée Cliff Martinez. Bref, c'est un chef-d'œuvre.»

The Knick appartient au registre des séries médicales, un genre très classique comportant déjà des dizaines de titres tels que *Urgences*, *Grey's Anatomy*, *Dr House*, *Nip/Tuck*, etc. Elle présente néanmoins l'originalité de se dérouler à un moment clé de l'histoire de la médecine. Dans les décennies entourant 1900, on voit en effet apparaître dans l'arsenal des chirurgiens l'asepsie (désinfection) et l'anesthésie (endormissement). En d'autres termes, on passe d'une époque où les opérations doivent se réaliser très vite par des chirurgiens

dotés d'une véritable virtuosité à une autre où l'on peut porter davantage d'attention aux détails et à la qualité du travail. Cette avancée déterminante ouvre un espace et libère de l'énergie permettant le développement de nouvelles techniques pour guérir les maladies.

«Cette émulation est très bien retransmise par les scénaristes malgré, ou grâce aux nombreux anachronismes, constate Philip Rieder.

En effet, pour les besoins de la narration, la série concentre en deux saisons pas moins de 40 ans d'histoire de la médecine. Les expérimentations, les avancées et les événements qui sont rapportés s'étalent en réalité entre 1880 et 1920. A cause des mêmes contraintes, la plupart des découvertes médicales sont ramenées à New York et incarnées par un seul chirurgien – John Thackery – alors que la réalité, telle que les historiens ont l'habitude de la raconter, est évidemment beaucoup plus complexe. Entre autres, à cette époque, les pays à la pointe de la chirurgie sont la France et l'Allemagne et non les Etats-Unis. New York est en retard et les étudiants américains font le voyage en Europe pour se former aux dernières techniques. Les rôles ne s'inversent qu'avec l'avènement de la Deuxième Guerre mondiale.»

Blouses et bottes de cuir blanches Quoi qu'il en soit, cette distorsion chronologique et spatiale permet à la série de présenter cette époque comme celle d'une conquête de la médecine menée tambour battant. Les chirurgiens de l'hôpital

The Knick

Un chirurgien brillant et cocaïnomanie sublime son art en 1900.

Création : Jack Amiel et Michael Begler

Direction : Steven Soderbergh

Chaîne : Cinemax

Saisons : 2

Episodes : 20

Diffusion depuis 2014



CLIVE OWEN JOUE
LE CHIRURGIEN NEW-
YORKAIS JOHN THACKERY
DANS «THE KNICK»

Knickerbocker – un établissement qui a réellement existé à Harlem avant de fermer ses portes en 1979 – apparaissent comme des cow-boys en blouse et bottes de cuir blanches, dégainant leur bistouri plus rapidement que leur ombre et défrichant les vastes plaines inexplorées de leur discipline. Toutes les interventions sont spectaculaires. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard que la première d'entre elles touche à la gynécologie-obstétrique : cette spécialité médicale, liée à la perpétuation de la vie, est en effet surreprésentée dans le cinéma du XX^e siècle. On voit aussi des visages déformés par la syphilis, des sœurs siamoises qu'il faut séparer, des corps couverts de morsures de rats, des Noirs sévèrement passés à tabac lors des émeutes raciales de 1900, etc. On n'hésite pas à expérimenter. Les succès font la gloire du Knickerbocker Hospital. Les échecs portent des coups durs au moral mais sont malgré tout porteurs d'enseignements. La deuxième saison se termine avec John Thackery s'administrant une anesthésie locale et s'opérant lui-même.

« On a pensé que cette scène était une pure invention, note Alexandre Wenger. En fait, une telle expérience a vraiment existé. »

Le héros correspond à de nombreux archétypes de la figure du médecin au cinéma. Il est séduisant, brillant, ambitieux, torturé et, surtout, drogué. Le principal modèle qui a servi à planter le personnage, le chirurgien américain William Halsted (1852-1922), n'est pas si loin de ce profil. Cette figure charismatique qui a cofondé le Johns Hopkins Hospital à Baltimore est connue à la fois pour son rôle de pionnier de l'asepsie et de l'anesthésie et pour avoir mis au point plusieurs procédés opératoires. Et comme beaucoup de médecins de cette époque, William Halsted est lui aussi cocaïnomane. Il l'est devenu au départ en testant sur lui-même un produit destiné aux patients, comme beaucoup de ses collègues – les overdoses n'étaient pas rares dans la profession. Tout comme John Thackery dans la série, il tente d'ailleurs de se sevrer. *The Knick* n'occulte aucun aspect de la vie d'un hôpital des alentours de 1900. Soucis financiers constants, investissement excessif dans des appareillages modernes (dont un instrument de radiographie dont ils ne savent pas trop quoi faire au début) et des incursions régulières dans l'illégalité. Pour s'entraîner et expérimenter de nouvelles techniques, les chirurgiens ont en effet sans cesse besoin de nouveaux corps.



LE MÉDECIN EN SON MIROIR

Le rapport entre cinéma et médecine, c'est un peu la spécialité d'Alexandre Wenger, professeur associé à l'Institut Ethique Histoire Humanités (Faculté de médecine). Il s'agit en effet d'un de ses champs de recherche de prédilection. Il donne chaque année un cours sur la question en focalisant son attention sur la manière dont le médecin est représenté dans le cinéma du XX^e siècle. L'idée consiste à repérer les archétypes de la figure médicale et à comprendre dans quelle mesure ces derniers peuvent influencer la conception du public envers ce professionnel de la santé. Les étudiants réalisent ensuite un

travail personnel sur un film ou, depuis peu, sur un épisode d'une série médicale dont la qualité a nettement augmenté ces dernières années. L'année passée, un groupe de trois étudiants a ainsi choisi d'étudier un épisode de la saison 2 de *The Knick* dans laquelle on voit le chirurgien John Thackery tester une nouvelle thérapie contre la syphilis consistant à inoculer le parasite de la malaria dans l'espoir que la fièvre ainsi provoquée soigne le patient.

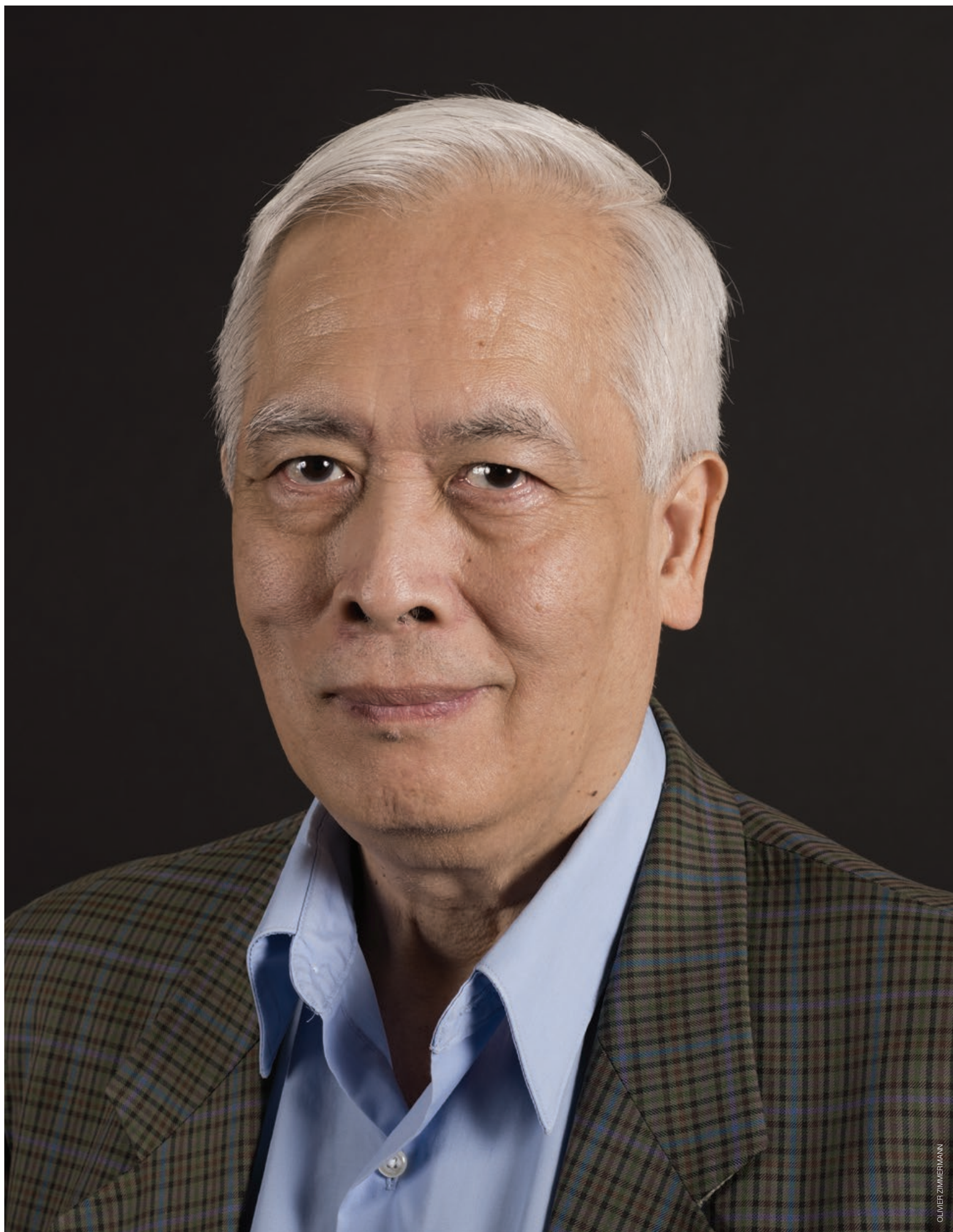
La peste qui fait rage à New York – probablement apportée par des immigrants malades ayant pu corrompre les responsables sanitaires d'Ellis Island afin de ne pas être renvoyés en Europe – est l'occasion de s'en procurer de manière illicite. Et quand la pénurie est trop sévère, les chirurgiens se tournent vers les cochons.

Reconstitution splendide «Malgré les anachronismes, la reconstitution historique est souvent splendide, estime Philip Rieder. Le bloc opératoire et les chambres des patients sont très bien rendus. Des détails comme les instruments ou les gestes des médecins sont eux aussi particulièrement soignés. Ce dernier point constitue un exercice très intéressant pour nous, historiens, qui travaillons beaucoup sur les textes mais peu sur la gestuelle du passé. Cette dernière tombe souvent dans l'oubli en même temps que les instruments chirurgicaux qui sont sans cesse perfectionnés, les nouveaux poussant les anciens à la désuétude. La série a le mérite de les faire revivre.»

Pour réaliser cette prouesse, les scénaristes de *The Knick* ont fait le choix délibéré de ne pas faire appel à des historiens de la médecine mais directement à des médecins. Une des

principales sources est d'ailleurs une importante collection de cartes postales médicales datant du début du XX^e siècle appartenant à un ophtalmologue, Stanley Burns (les *Burns' Archives*).

«L'histoire de la médecine racontée par *The Knick* ressemble à celle relayée par les médecins eux-mêmes, c'est-à-dire à un récit qui fonctionne par l'identification à de grands hommes tutélaires, estime Alexandre Wenger. La série, concentrée sur le progrès technologique et sur la biographie d'un seul personnage, construit un récit linéaire. Une démarche que les historiens décrient depuis des décennies, car elle sous-entend que l'histoire part de l'obscurité complète et arrive finalement à la pleine lumière. Quoi qu'il en soit, la médecine racontée à travers ses héros produit un imaginaire de substitution qui sera toujours plus puissant que n'importe quel livre écrit par un universitaire et soutenu par le meilleur arsenal théorique qui soit.»



LES « PETITS POIS VERTS » ONT SORTI L'UNIVERS DES « ÂGES SOMBRES »

INVITÉ PAR LA FONDATION YVES ET INEZ OLTRAMARE, L'ASTRONOME ET ÉCRIVAIN VIETNAMIEN TRINH XUAN THUAN ÉTAIT DE PASSAGE À GENÈVE ALORS QUE SON DERNIER OUVRAGE, LA « PLÉNITUDE DU VIDE », VIENT DE PARAÎTRE. RENCONTRE

Campus: Votre dernier livre est consacré au vide. Y a-t-il beaucoup de choses à dire sur l'absence totale de matière ?

Trinh Xuan Thuan: Mon livre traite de l'histoire du vide en physique. Et c'est une longue histoire. Plusieurs philosophes grecs, des atomistes tels Leucippe (vers 500 av. J.-C.) et Démocrite (vers 460-370 av. J.-C.) ainsi que des stoïciens, défendent déjà l'idée d'un espace vide, sans lequel les atomes ne pourraient, selon eux, se mouvoir. Aristote (vers 428-348), en revanche, affirme que la nature a horreur du vide. Pour lui, l'espace contient toujours quelque chose, qu'il s'agisse de terre, d'eau, d'air, de feu ou d'éther. Cette dernière est une substance mystérieuse remplissant l'univers et dans laquelle évoluent les planètes et les étoiles. La voix d'Aristote étant beaucoup plus influente que celle des autres, sa pensée s'impose et domine les débats durant deux millénaires. Dans mon ouvrage, je raconte comment il a fallu attendre le XVII^e siècle et des savants tels que Galilée (1564-1642), Evangelista Torricelli (1608-1647) ou encore Blaise Pascal (1623-1662) pour voir la doctrine aristotélicienne être sérieusement remise en question.

Que disent ces auteurs ?

Ils mettent au point des expériences – celles-ci constituant le fondement de la méthode scientifique – qui contredisent l'affirmation selon laquelle la nature a horreur du vide. Utilisant des colonnes de mercure dans des tubes de verre dressés à l'envers dans des jattes remplies

elles aussi de mercure, Torricelli et Pascal parviennent à créer du vide. C'est à la même époque qu'a lieu l'expérience dite des « hémisphères de Magdebourg », réalisée par Otto von Guericke (1602-1686). En créant du vide dans l'espace délimité par deux demi-sphères de bronze, l'ingénieur allemand les fait tenir ensemble par la seule force de la pression atmosphérique. Cette dernière est si élevée que la puissance conjuguée

**« POUR ARISTOTE,
L'ESPACE CONTIENT
TOUJOURS QUELQUE
CHOSE, QU'IL S'AGISSE
DE TERRE, D'EAU, D'AIR,
DE FEU OU D'ÉTHÉR »**

de deux attelages de huit chevaux, chacun tirant une demi-sphère dans des directions opposées, n'arrive pas à les séparer.

La notion d'éther est-elle alors abandonnée ?

Non. Le physicien anglais Isaac Newton (1643-1727) fait de nouveau appel à l'éther car il a besoin d'un repère absolu pour décrire les mouvements des objets à travers l'espace et d'un médium pour transmettre sa fameuse force de la gravité qui attire les masses entre elles. Plus tard,

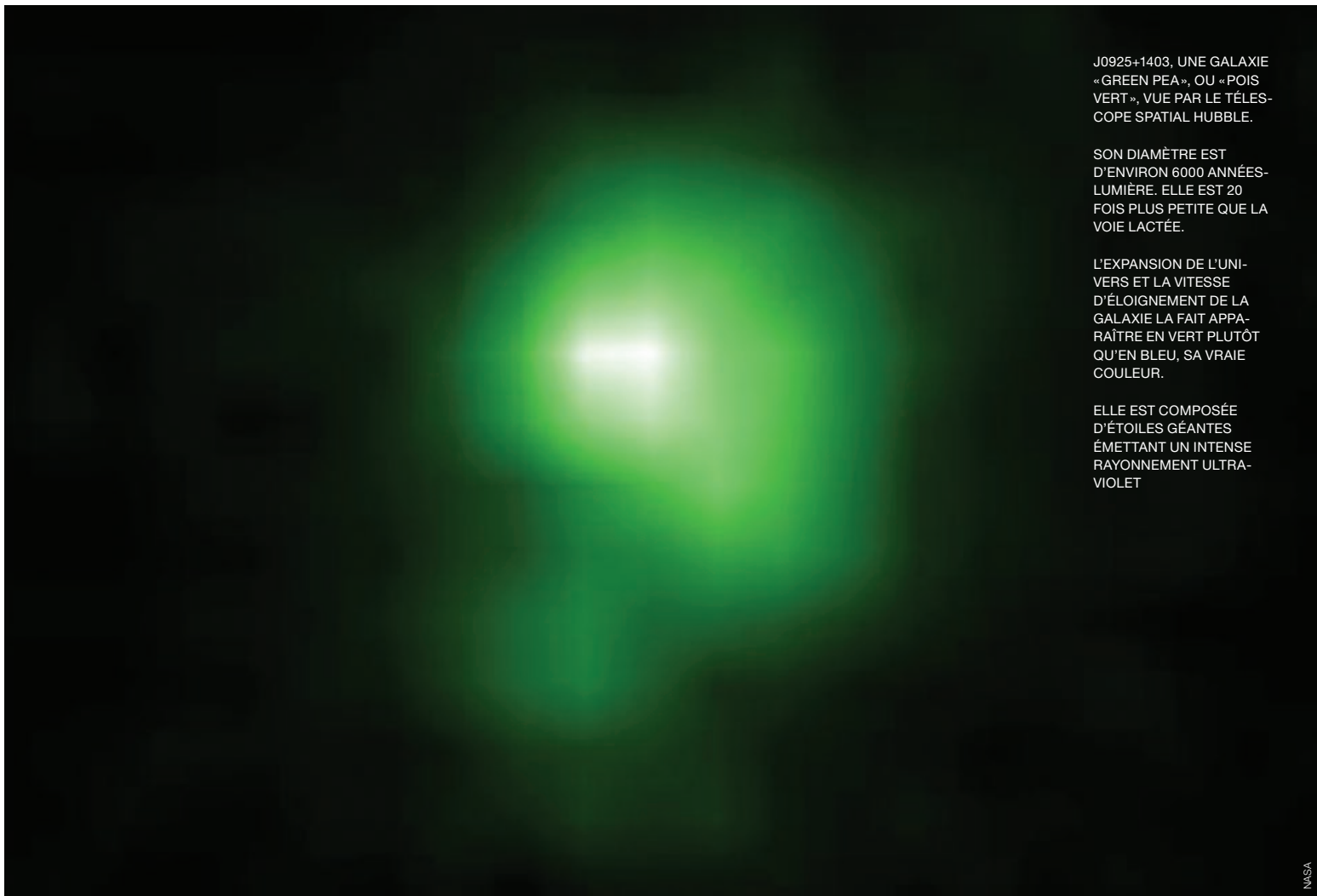
lorsque Michael Faraday (1791-1867) et James Maxwell (1831-1879) réalisent la synthèse de l'électricité et du magnétisme (l'électromagnétisme), ils pensent toujours que les ondes se propagent dans un milieu rempli d'éther. Albert Michelson (1852-1931) et Edward Morley (1838-1923) sont les premiers à tenter de mesurer la présence de l'éther. Selon eux, étant donné que la Terre est plongée dans cette substance et qu'elle est en mouvement par rapport à elle, on devrait détecter une sorte de « vent d'éther » qui se manifesterait par des variations de la vitesse de la lumière dépendant de la direction du mouvement de la Terre. Ils mettent au point une expérience (l'interféromètre Michelson-Morley) destinée à vérifier l'hypothèse mais ne détectent aucun signe de la présence d'un « vent d'éther ».

Est-ce le coup de grâce pour l'éther ?

Il sera en réalité porté par Albert Einstein (1879-1955). Lorsqu'il développe sa théorie de la relativité restreinte en 1905, il se débarrasse de l'éther et postule à la place une vitesse de la lumière constante, indépendante du mouvement de l'observateur. Le succès de sa théorie fera le reste.

Le vide est-il enfin vraiment vide ?

Oui et non. L'Univers est très vide mais contient malgré tout une foule de choses, dont des galaxies, des étoiles, des planètes, des nuages de gaz intergalactiques, etc. La matière ordinaire, composée de protons, de neutrons, d'électrons et des autres particules connues, ne compte que pour 5 % du contenu total en masse et en énergie de l'Univers. Il faut lui ajouter d'abord la « matière noire exotique » (27 % du contenu de l'Univers) dont on sait qu'elle existe puisqu'elle exerce une force d'attraction sur la matière



J0925+1403, UNE GALAXIE «GREEN PEA», OU «POIS VERT», VUE PAR LE TÉLESCOPE SPATIAL HUBBLE.

SON DIAMÈTRE EST D'ENVIRON 6000 ANNÉES-LUMIÈRE. ELLE EST 20 FOIS PLUS PETITE QUE LA VOIE LACTÉE.

L'EXPANSION DE L'UNIVERS ET LA VITESSE D'ÉLOIGNEMENT DE LA GALAXIE LA FAIT APPARAÎTRE EN VERT PLUTÔT QU'EN BLEU, SA VRAIE COULEUR.

ELLE EST COMPOSÉE D'ÉTOILES GÉANTES ÉMETTANT UN INTENSE RAYONNEMENT ULTRA-VIOLET

NASA

ordinaire (les étoiles et les galaxies, par exemple) à très grande échelle mais dont on ignore totalement la nature. Et le reste (68% du contenu de l'Univers) est encore plus mystérieux puisqu'il s'agirait d'une énergie sombre qui, à une échelle encore plus considérable, exercerait une force de répulsion responsable de l'accélération de l'expansion de l'Univers. En tenant compte de tout cela, l'espace contient en moyenne l'équivalent de cinq atomes d'hydrogène par mètre cube. Ce vide intersidéral est des dizaines de millions de fois plus poussé que le meilleur vide que l'on puisse obtenir en laboratoire. Mais ce n'est pas tout. Si l'on se tourne vers l'infiniment petit, la mécanique quantique affirme que le vide n'est en réalité jamais parfaitement vide mais peuplé de paires de particules virtuelles apparaissant et disparaissant aussitôt. Lorsque l'énergie à disposition est suffisante, ces particules virtuelles peuvent devenir réelles. Des paires de particules-antiparticules peuvent ainsi surgir et s'annihiler en créant du rayonnement. Cela peut se produire notamment aux abords des trous noirs. Le physicien britannique Stephen Hawking s'est basé sur ce phénomène pour prédire l'évaporation des trous noirs.

Quelle est selon vous l'avancée majeure en astronomie accomplie au cours de votre carrière?

Il y en a beaucoup. Le Télescope spatial Hubble a révolutionné notre vision de l'Univers. La découverte des premières planètes extrasolaires, ici à Genève, représente aussi un important bouleversement. En cosmologie, cependant, il me semble que la découverte la plus importante est celle, en 1998, de l'accélération de l'expansion de l'univers. En d'autres termes, ce dernier ne se contractera jamais en un Big crunch symétrique au Big bang originel mais grandira et se refroidira à l'infini. C'est précisément cette observation qui implique que la fameuse énergie sombre existe, exerçant une force répulsive et représentant près de 70% du contenu de l'Univers. Du coup, cela pose aussi l'un des plus grands défis de l'astronomie, à savoir découvrir la nature de cette énergie sombre ainsi que celle de la matière noire exotique. Lorsqu'on comprendra ces deux phénomènes, on pourra aussi résoudre le problème de la formation des galaxies. Tout est lié.

Vos recherches se concentrent sur des galaxies naines compactes et sur un événement qui

s'est déroulé dans la jeunesse de l'Univers: la réionisation. Vous avez d'ailleurs cosigné avec Daniel Schaerer et Anne Verhamme, respectivement professeur associé et maître-assistante au Département d'astronomie de l'UNIGE, un article sur ce sujet paru dans la revue «Nature» du 14 janvier. De quoi s'agit-il?

La réionisation de l'Univers représente un important problème en cosmologie. Pour le comprendre, il faut remonter le temps jusqu'à quelques centaines de milliers d'années après le Big Bang, survenu il y a 13,8 milliards d'années. Durant cette période de la vie de l'Univers, la température est tellement élevée que les électrons ne peuvent pas se lier aux noyaux atomiques. En d'autres termes, l'Univers est alors totalement ionisé. Cependant, en grandissant et en se diluant, l'espace se refroidit progressivement. Et en l'an 380 000 après le Big Bang, la température passe sous les 3000 °K, soit presque celle qui règne à la surface du Soleil. A partir de là, les premiers atomes, comme l'hydrogène (un proton et un électron) et l'hélium (deux protons, deux neutrons et deux électrons), peuvent se former.

Bio express

20 août 1948 naissance à Hanoï, au Vietnam.

1966 Baccalauréat en mathématiques élémentaires au lycée français Jean-Jacques Rousseau. Il quitte le Vietnam et passe une année à l'Ecole polytechnique de Lausanne.

1970 Bachelor en physique au California Institute of Technology (Caltech)

1974 Thèse en astrophysique à l'Université de Princeton sous la direction de Lyman Spitzer, père du télescope spatial Hubble.

1976 Professeur d'astrophysique à l'Université de Virginie à Charlottesville

1988 Publication de son premier livre, *La Mélodie secrète, panorama de la cosmologie moderne et de ses implications philosophiques*.

2000 Parution de *L'Infini dans la paume de la main, dialogue avec le moine bouddhiste Matthieu Ricard sur les convergences et les divergences de la science et du bouddhisme dans leurs descriptions du réel*.

2016 Parution de son dernier ouvrage, *La plénitude du vide*, qui raconte l'histoire de la notion physique du vide.

Que se passe-t-il alors ?

Les atomes se recombinent et le rayonnement peut se propager librement. C'est de cet instant que date le fond diffus cosmologique que l'on observe encore aujourd'hui sous la forme d'ondes radio et qui nous provient de toutes les directions. On entre alors dans ce que l'on appelle les Ages sombres (Dark Ages). Les étoiles n'existent pas encore, les galaxies non plus, c'est le noir complet. Au cours des centaines de millions d'années qui suivent, les nuages neutres composés d'hydrogène et d'hélium vont petit à petit s'agglomérer sous l'effet de la gravité, attirer de plus en plus de matière jusqu'à atteindre une masse critique au-delà de laquelle la gravité prend le dessus et la matière s'effondre. La densité augmente, la température également et dès que celle-ci dépasse une quinzaine de millions de degrés, les réactions nucléaires s'enclenchent. Les étoiles s'allument et les premières galaxies aussi.

Qui a brillé en premier, les étoiles ou les galaxies ?

On ne sait pas encore. Quoi qu'il en soit, au cours du premier milliard d'années apparaissent des étoiles massives qui émettent un rayonnement ultraviolet très intense qui a pour effet de réioniser les nuages d'hydrogène et d'hélium intergalactiques. L'objectif de mes recherches, c'est justement d'étudier les propriétés de ces premières étoiles et galaxies responsables de la réionisation de l'Univers, et comprendre comment le rayonnement ultraviolet de ces étoiles massives s'est échappé des galaxies.

Comment vous y prenez-vous ?

En réalité, il n'est pas possible, à l'aide de la technologie actuelle, d'observer directement ces sources primitives. Avec le télescope spatial Hubble, on peut détecter des objets très lointains et donc remonter dans le temps jusqu'à plus d'un milliard d'années après le Big Bang. Ce n'est pas assez reculé dans le temps. Ce sera la tâche de son successeur, le James Webb Space télescope (6,5 mètres de diamètre au lieu de 2,4 pour Hubble) dont le lancement est prévu pour 2018.

Comment faites-vous en attendant ?

Nous faisons le pari que les sources ultraviolettes responsables de la réionisation sont des galaxies naines (environ 100 fois moins massives que la nôtre), bleues (car remplies d'étoiles massives) et compactes. Comme il est impossible d'observer celles qui sont nées seulement quelques centaines de millions d'années après le Big Bang, car elles sont trop lointaines et donc trop peu lumineuses, nous en étudions des plus récentes, plus proches et donc plus brillantes mais qui ressemblent beaucoup à ces galaxies naines primitives. Avec Daniel Schaerer, Anne Verhamme et d'autres

« L'OBJECTIF DE MES RECHERCHES, C'EST D'ÉTUDIER LES PROPRIÉTÉS DES PREMIÈRES ÉTOILES ET GALAXIES RESPONSABLES DE LA RÉIONISATION DE L'UNIVERS »

collègues, nous en avons analysé cinq situées à environ 3 ou 4 milliards d'années-lumière. À cause de cette distance, elles nous apparaissent en vert, c'est pourquoi on les appelle des « pois verts » (green peas). Le défi a consisté à mesurer leur spectre ultraviolet pour vérifier si elles émettent assez de rayonnement pour ioniser l'hydrogène et l'hélium de l'Univers. Et c'est bien le cas, pour les cinq galaxies. Nous allons essayer de poursuivre nos recherches avec Hubble, dont le temps d'observation est compté, mais notre souhait est bien sûr de détecter des sosies de ces galaxies naines, beaucoup plus lointaines et primitives, avec le James Webb télescope. On aimerait prouver que ce sont bien ces petits pois verts qui ont réionisé l'Univers il y a environ 13 milliards d'années-lumière.

Propos recueillis par Anton Vos

Références : « La Plénitude du vide », par Trinh Xuan Thuan, Albin Michel, 2016, 341 P.



GENÈVE ET LA CHINE, UNE ALLIANCE QUI S'INSCRIT DANS LE DURABLE

FORMER LES GÉNÉRATIONS FUTURES AUX ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE, C'EST L'OBJECTIF DE LA « SUMMER SCHOOL » ORGANISÉE CET ÉTÉ DANS LE CADRE DU PARTENARIAT CONCLU ENTRE L'UNIGE ET L'UNIVERSITÉ CHINOISE DE TSINGHUA

« **L**e but de l'éducation intellectuelle n'est pas de savoir répéter ou conserver des vérités toutes faites. C'est d'apprendre à conquérir par soi-même le vrai, au risque d'y mettre le temps et de passer par tous les détours que suppose une activité réelle », écrivait le psychologue Jean Piaget au début des années 1970 dans *Où va l'éducation ?* S'attaquer à des problèmes concrets, explorer de nouvelles pistes, privilégier les réalisations pratiques au savoir théorique, c'est précisément l'ambition de la Summer School organisée dans le cadre du nouveau partenariat liant l'UNIGE et l'Université chinoise de Tsinghua (lire en page 52). Une formation dont la première édition s'est tenue cet été, permettant à la quarantaine d'étudiants qui y ont participé de se mettre, quelques semaines durant, dans la peau de véritables entrepreneurs sociaux.

« L'ensemble de cette collaboration avec l'Université de Tsinghua, qui est la meilleure université polytechnique de Chine, vise à développer des enseignements innovants utilisant le potentiel des nouvelles technologies et du crowdsourcing dans le cadre de la mise en œuvre des Objectifs du développement durable (ODD) fixés pour les quinze prochaines

années par les Nations unies, explique François Grey, professeur au Centre universitaire d'informatique de l'UNIGE et responsable du volet genevois du projet. Le tout en partant non pas de concepts abstraits, mais de problèmes auxquels les organisations internationales sont confrontées au quotidien. Sorte de ballon d'essai, la formation mise sur pied cet été a permis de démontrer que la démarche avait un potentiel certain. »

Le projet a pris forme en janvier dernier au Forum de Davos, lors d'une réunion informelle entre le recteur de l'Université de Genève et son homologue de Tsinghua. Pour en affiner les contours, François Grey et son équipe se sont d'abord tournés vers les principales organisations internationales basées à Genève, telles que le CICR, l'OMS, l'UNEP, UNITAR ou le CERN, afin de proposer leurs services en vue de réaliser des projets concrets. Un tour de table qui s'est avéré fructueux.

« L'accueil a été très positif, confirme François Grey. D'une part, parce que ces organisations attendent beaucoup du crowdsourcing pour mobiliser le grand public, et en particulier les jeunes. De l'autre, parce que même si elles peuvent attirer des stagiaires venus des meilleures universités, elles ne disposent pas de petites équipes pluridisciplinaires



AFP / HAO YUN / IMAGINE CHINA

capables d'imaginer, de tester et de produire rapidement des solutions bon marché en réponse à un problème précis. Et c'est justement ce que nous proposons de leur offrir au travers de la Summer School.»

Au final, cette phase de consultation a permis de dégager six projets réunissant les conditions requises, à savoir un lien avec les ODD, et un coût de production peu élevé: la création d'un appareil détectant la présence d'arsenic dans l'eau, la mise au point d'une application contribuant à mieux modéliser les risques de passage de virus entre les animaux et l'être humain, le développement d'un système d'aide au déplacement destiné aux aveugles, la fabrication d'un microscope à résolution nanométrique «low cost» pour analyser la pollution atmosphérique, l'écriture d'un jeu en réalité augmentée destiné à faire connaître les ODD au grand public et la conception d'un logiciel optimisant le monitoring environnemental (lire en page 53).

Pour relever ces différents défis, une quarantaine d'étudiants, venus pour moitié d'Europe et pour moitié de Chine, ont ensuite été sélectionnés sur dossier.

«Les étudiants relativement avancés dans leur cursus privilégient souvent des formations pointues conduisant à une spécialisation accrue, note François Grey. Or, nous recherchions à peu près l'inverse, c'est-à-dire des gens capables de travailler de manière interdisciplinaire sur un sujet qu'ils n'avaient pas forcément choisi. Ce qui a été déterminant pour nous, c'est donc la variété des profils et l'enthousiasme montré pour le développement durable au sens large du terme.»

Les équipes une fois constituées, tout ce petit monde s'est retrouvé durant une semaine dans le quartier de Sécheron, sous les verrières du Campus Biotech. Le temps de permettre aux

étudiants de se familiariser avec la réalité des organisations internationales (au travers de visites notamment) et de leur présenter les principaux enjeux liés à la problématique du développement durable.

Assistés par des mentors issus des organisations concernées, les participants ont consacré les quatre semaines suivantes au développement d'une étude de projet afin de valider sa faisabilité

«CE QUI A ÉTÉ DÉTERMINANT POUR NOUS, C'EST LA VARIÉTÉ DES PROFILS ET L'ENTHOUSIASME MONTRÉ POUR LE DÉVELOPPEMENT DURABLE AU SENS LARGE DU TERME»

et d'en fixer les contours de manière plus précise. Leurs dossiers bouclés, ils se sont ensuite envolés vers la Chine pour un séjour de deux semaines. La première s'est déroulée à Pékin, sur le vaste campus de l'Université de Tsinghua, qui accueille chaque année près de 30 000 étudiants, soit deux fois plus que celui de Genève. Dans cet écrin verdoyant, où ont été formés de nombreux dirigeants chinois – dont les deux derniers présidents du pays – les participants de



STEPMAP

Situation

L'Université de Tsinghua se situe à l'est de Pékin. Elle dispose d'une antenne à Shenzhen, ancien village de pêcheurs devenu la «Silicon Valley» chinoise.

Fondation: 1911

Nombre d'enseignants: 7800

Nombre d'étudiants: 30 000

la Summer School ont notamment pu bénéficier des infrastructures du « Lifelong Learning Lab ». Créé en 2015 avec le soutien de la Fondation Lego, ce laboratoire d'un genre nouveau, dont François Grey est codirecteur, a pour vocation de soutenir les efforts réalisés par la Chine afin de réformer son système éducatif en développant des méthodes d'enseignement basées sur l'apprentissage pratique et collaboratif. Chaque équipe a pu y étudier les différentes options possibles en termes de technologies « low cost » ou de logiciel « open source ». Les projets qui le nécessitaient y ont également été soumis à un groupe de lycéens et de collégiens chinois afin de vérifier que les applications de crowdsourcing sur lesquelles ils reposaient étaient bel et bien accessibles à ce public. Le programme s'est achevé à 2000 kilomètres plus au sud, dans cette « Silicon Valley chinoise » que constitue la ville de Shenzhen. Proche de Hong Kong, cet ancien village de pêcheurs qui compte désormais 10 millions

d'habitants profite depuis le début des années 1980 d'une croissance spectaculaire liée à son statut de zone économique spéciale.

Attirant des milliers d'investisseurs étrangers et abritant des antennes de diverses institutions chinoises telles l'Université de Pékin ou l'Université Tsinghua, la région se profile comme un acteur incontournable sur le marché de l'électronique.

« C'est l'endroit vers lequel se tournent aujourd'hui toutes les start-up de monde qui travaillent avec des composants électroniques, résume François Grey. On y trouve non seulement un immense choix de matériel peu cher et de nombreuses solutions en « open source », mais également des structures qui se sont spécialisées dans le prototypage comme le Shenzhen Open Innovation Lab où nous avons été hébergés. »

Comme tous les « laboratoires de fabrication » (« FabLab » en anglais), celui de Shenzhen est un espace collaboratif dans lequel différents outils – et notamment des machines-outils pilotées par ordinateur – sont mis à la disposition des entrepreneurs, designers, artistes, bricoleurs et autres étudiants pour leur permettre de passer rapidement de la conception à la réalisation d'un projet concret.

Au programme : travail en équipe le matin, puis visites d'entreprises, usines et autres

laboratoires l'après-midi afin que les participants à la Summer School puissent prendre la mesure de l'écosystème technologique local avant de présenter le résultat final de leur travail à un panel composé d'experts en design, en développement et en manufacture.

Relever le défi *« Au final, le bilan de l'expérience est très positif, conclut François Grey. D'abord parce que toutes nos équipes sont parvenues à relever le défi qui leur était proposé, à savoir passer du stade de concept à celui de prototype en moins de deux mois, ce qui n'est pas la moindre des performances. Ensuite, parce que tous les partenaires impliqués y ont trouvé leur compte. Les Nations unies et les organisations internationales disposent désormais d'un certain nombre de solutions pouvant être reprises à moindre coût, voire gratuitement, pour faire face aux problèmes posés. Du côté chinois, cette collaboration a permis une meilleure compréhension des enjeux du développement durable à l'échelle planétaire ainsi que du « système onusien ». Pour l'Université, c'est un excellent moyen de mettre en valeur ce qui peut être accompli par des étudiants motivés et, surtout, d'augmenter son expertise dans le domaine en plein essor que constitue la science participative. »*

Vincent Monnet

UN PARTENARIAT MULTIFORME

Première réalisation issue du partenariat conclu cet hiver entre l'UNIGE et l'Université de Tsinghua, la Summer School organisée cet été entre Genève, Pékin et Shenzhen (lire ci-dessus) ne devrait pas rester une réussite isolée. D'abord parce que, grâce au soutien d'une fondation, le programme est aujourd'hui assuré d'une certaine pérennité. Ensuite parce que d'autres projets sont sur les rails.

Dès la rentrée 2017, un master visant à former les générations futures à la mise en œuvre des Objectifs du développement

durable devrait ainsi voir le jour dans le cadre de ce rapprochement helvético-chinois. Placée sous la responsabilité du professeur Bernard Debarbieux (Faculté des sciences de la société) pour son volet genevois, cette formation s'inspirera largement du modèle éprouvé lors de la Summer School, laissant une large place à l'apprentissage pratique en parallèle aux cours et aux séminaires portant sur le savoir de base.

Un programme de formation continue devrait également voir le jour afin de fournir tous les outils nécessaires à la mise en œuvre

de politiques de développement durable dans une ville, une région, une entreprise ou une organisation. Un certain nombre de bourses seront par ailleurs attribuées chaque année pour favoriser la mobilité des chercheurs entre la Chine et la Suisse.

Enfin, un programme « accélérateur » facilitant la création de start-up ou l'approfondissement des idées qui le méritent sera mis sur pied afin de soutenir les projets les plus prometteurs développés par les étudiants en master ou les participants aux écoles d'été.

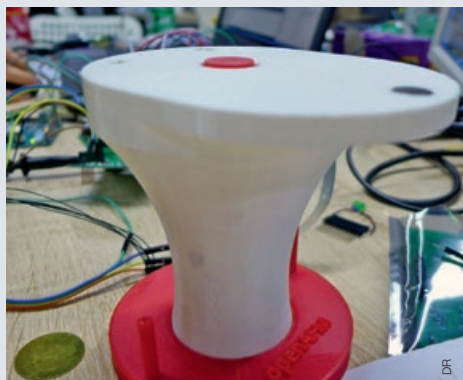
« Le problème qui se pose souvent

avec ce type de projets menés par des jeunes, c'est que tout s'arrête une fois le cours ou le séminaire terminé, explique François Grey, professeur au Centre universitaire d'informatique de l'UNIGE et responsable du partenariat avec l'Université de Tsinghua. Pour éviter cette forme de gaspillage intellectuel et ne pas perdre l'opportunité de faire fructifier les bonnes idées, il faut donc pouvoir fournir rapidement un soutien financier ponctuel permettant de poursuivre le travail pendant trois ou six mois lorsque c'est nécessaire. »

SIX IDÉES FUTÉES POUR DES LENDEMAINS QUI DURENT

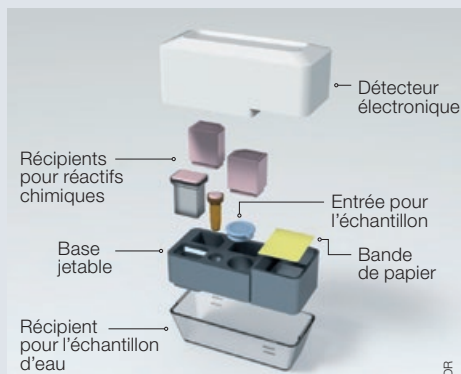
MIEUX SURVEILLER L'ÉTAT DE LA PLANÈTE

Chargé d'évaluer l'environnement planétaire, le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) traque notamment les exploitations illégales comme les mines sauvages à l'aide d'images satellites. La qualité de celles-ci n'étant pas toujours égale, il est parfois difficile de savoir ce qui se passe exactement dans certaines régions. Le logiciel conçu dans le cadre de la Summer School permet de comparer rapidement les différentes sources d'images disponibles et de sélectionner la meilleure pour créer une carte qui soit la plus détaillée possible. Adopté par le PNUE, le logiciel est en cours d'adaptation au système de l'agence onusienne.



LE MICROSCOPE ATOMIQUE «LOW COST»

Très nocives, les microparticules dues à la pollution présentes dans l'air ambiant sont difficiles à étudier individuellement car trop petites pour être perçues avec un microscope optique ordinaire. Pour y remédier, les participants de la Summer School ont conçu un microscope à force atomique beaucoup moins cher que les modèles existants. Conçu à partir d'une cellule de lecture de DVD et d'une imprimante 3D, l'«Open AFM» devrait permettre de cartographier la pollution de l'air dans différentes villes chinoises et de sensibiliser les jeunes à cette problématique. L'appareil est destiné aux écoliers chinois. Son utilisation dans les écoles sera testée prochainement par le Lifelong Learning Lab de Tsinghua.



LE DÉTECTEUR D'ARSENIC

L'eau de nombreuses nappes phréatiques dans le monde est aujourd'hui impropre à la consommation pour cause de présence d'arsenic. Inodore et incolore, ce poison sournois est cependant difficile à détecter. Se présentant sous la forme d'un boîtier à peine plus grand qu'un paquet de cigarettes dans lequel on place un échantillon d'eau, le détecteur mis au point dans le cadre de la Summer School a été inspiré par une étude de faisabilité préexistante. Il contient une combinaison d'agents réactifs capables de révéler une présence, même minime d'arsenic. Sur simple pression d'un bouton, l'appareil indique ainsi le degré de pollution du site concerné. Équipé d'un système de capteurs optique afin d'éviter toute erreur d'interprétation, le dispositif est peu onéreux et peut être utilisé dans n'importe quel contexte sans connaissance particulière. Développé à la demande du UNHCR et du CICR, le prototype produit à Shenzhen à l'aide d'une imprimante 3D a tout de suite suscité l'intérêt d'un groupe industriel chinois.



À LA CHASSE AUX MONSTRES

Les Nations unies ont pour ambition d'informer 2 milliards de personnes sur les enjeux du développement durable d'ici à 2017. Un effort auquel vise à contribuer «SDG Hunter». Inspiré par le très populaire «Pokémon Go», ce jeu destiné aux smartphones met en scène des monstres en réalité augmentée liés à des sources de pollution qu'il s'agit de débusquer. A chaque fois qu'un problème est signalé, le joueur gagne des points. Il en reçoit davantage s'il contribue à résoudre le problème. Le jeu sera lancé cet automne sur le site de l'aéroport de Genève dans une version «bêta» en vue de sensibiliser les voyageurs à l'implication de la Genève internationale dans le domaine du développement durable.

UNE APPLICATION POUR OPTIMISER LA VEILLE SANITAIRE

Application pour «smartphone» destinée aux villes chinoises, «Smarket» permet de comparer les produits et les prix pratiqués sur les marchés de rue ainsi que d'y retrouver son chemin. Mais sa principale utilité est ailleurs. Grâce aux contributions des utilisateurs, «Smarket» vise en effet avant tout à identifier les sites sur lesquels les animaux sont en contact direct avec l'homme. Des informations essentielles en vue de modéliser les risques de passage d'un virus chez l'homme sur la base de données réelles. Proposé par des chercheurs de l'Institut de santé globale de l'UNIGE, le projet a débouché sur un prototype fonctionnel. Il est aujourd'hui poursuivi dans le cadre d'un travail de master.



UNE CEINTURE POUR GUIDER LES AVEUGLES

Dans les villes des pays en voie de développement, les obstacles sont partout pour les aveugles qui n'utilisent généralement pas de canne pour se guider. Équipée de différents capteurs et d'un système de géolocalisation, la ceinture mise au point dans le cadre du projet «Blind Navigation» permet aux non-voyants de trouver l'itinéraire le plus adapté et de se déplacer sans risques en étant guidé par des vibrations indiquant la direction à suivre. La ceinture est également capable de détecter tout objet se trouvant inopinément sur le trajet. Lancé lors du Open Geneva Hackathon organisé ce printemps au Campus Biotech, le projet, aujourd'hui soutenu par la Fondation suisse ProVisu, a connu un important développement technologique dans le cadre de l'école d'été.

BRONISLAW BACZKO OU L'HISTOIRE EN LUMIÈRES

ÉMINENT SPÉCIALISTE
DE ROUSSEAU, DES
LUMIÈRES ET DE
LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE,
BRONISLAW BACZKO
EST DÉCÉDÉ LE
29 AOÛT DERNIER
À L'ÂGE DE 92 ANS.
AUTEUR D'UNE ŒUVRE
CONSIDÉRABLE, IL
LAISSE DERRIÈRE LUI
DES GÉNÉRATIONS
D'ÉTUDIANTS À
QUI IL AVAIT SU
TRANSMETTRE LE
GOÛT DU SAVOIR.
HOMMAGE

Silhouette fragile et regard malicieux, Bronislaw Baczko semblait avoir domestiqué le temps. Jusqu'à ses derniers instants, il avait conservé une vivacité d'esprit et une énergie sur laquelle le grand âge ne semblait pas avoir de prise. Dans son appartement haut perché du Lignon, après avoir partagé le thé et les biscuits en guise de bienvenue, il suffisait de l'aiguiller sur Rousseau, les Lumières ou la Révolution française pour le voir plonger avec une vélocité surprenante sous une pile d'ouvrages afin d'y dénicher l'argument recherché. Il n'y avait plus ensuite qu'à écouter. Lauréat du prix Balzan en 2011 et professeur d'histoire à la Faculté des lettres entre 1974 et 1989, le grand historien d'origine polonaise est décédé le 29 août à l'âge de 92 ans.

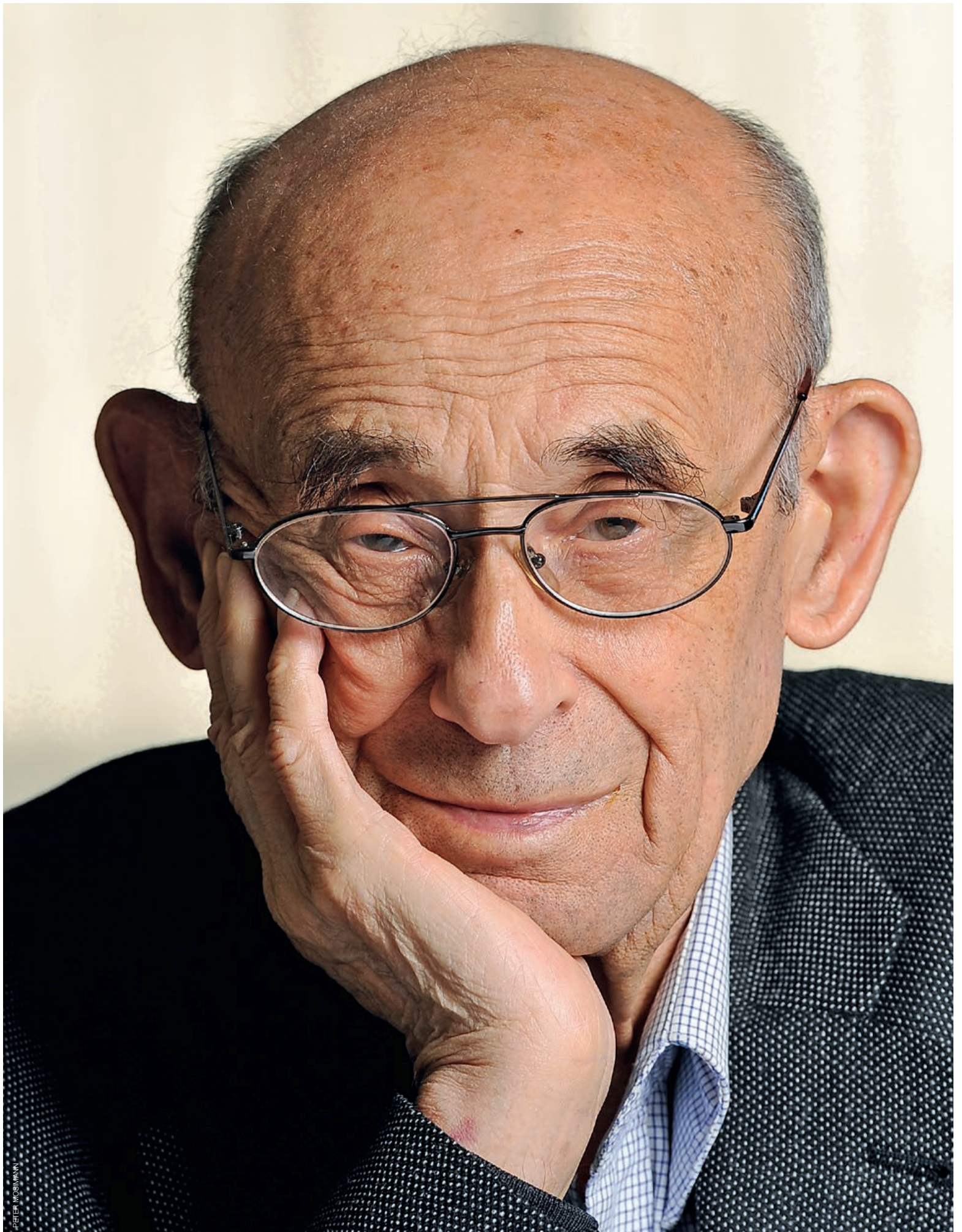
Humaniste éclairé «*Dans notre monde déboussolé et violenté, Baczko nous aide à penser l'espoir démocratique comme une utopie contemporaine née du siècle de Rousseau,* résume son élève et ami Michel Porret, professeur au Département d'histoire générale (Faculté des lettres). *Ses travaux énoncent notre dette envers les Lumières, qui ont érigé les droits de l'homme en valeur rectrice de la modernité sociale et politique. Pensant la naissance de la démocratie, l'œuvre de Baczko s'inspire de cet idéal démocratique du savoir qu'il aura incarné comme un humaniste d'aujourd'hui.* »

Né en 1924 dans une modeste famille juive de Varsovie, le futur historien qui aime Dumas et Balzac autant que le cinéma américain ou les aventures de l'Indien Winnetou, grandit sous l'ombre menaçante du nazisme.

Fuite à l'Est Il a tout juste 15 ans lorsque les armées d'Hitler envahissent son pays. L'année suivante, sa ville natale est transformée en prison mortifère. Comme la plupart des centaines de milliers de Juifs qui y sont entassés, ses parents n'en réchapperont pas.

«DANS NOTRE MONDE DÉBOUSSOLÉ ET VIOLENTÉ, BACZKO NOUS AIDE À PENSER L'ESPOIR DÉMOCRATIQUE COMME UNE UTOPIE CONTEMPORAINE NÉE DU SIÈCLE DE ROUSSEAU»

Lui s'extirpe du piège en fuyant vers l'Est en compagnie de son frère aîné. Et, après deux années passées dans un kolkhoze soviétique, c'est dans l'uniforme d'officier communiste qu'il fait son retour dans la capitale polonaise. Il y rencontre à la fois celle qui deviendra sa femme et





l'œuvre de Rousseau, dont il récupère quelques volumes dans une charrette de livres pillés aux nazis. «Je n'avais alors ni maison ni argent, mais je me suis dit que je ne pouvais pas laisser ces ouvrages-là, expliquait-il en 2011. Alors je les ai achetés pour quelques sous. Je n'y ai pas vraiment prêté attention pendant quelque temps, puis j'ai commencé à m'intéresser à ce qu'il y avait dedans.»

Marxiste désenchanté Après une thèse consacrée à la Société démocratique polonaise, qu'il défend avec succès en 1953, Bronislaw Baczko fait ses premiers pas en tant qu'académicien en enseignant la philosophie à l'Université de Varsovie. Marxiste rapidement désenchanté par les errements du régime (antisémitisme officiel en URSS, procès politiques, complot des blouses blanches, chute de Béria, répression de l'insurrection ouvrière de Poznan par l'armée polonaise), il tourne le dos à l'orthodoxie communiste en s'engageant avec quelques collègues dans un séminaire libre et ouvert qui fonctionne sans directeur ni programme tout en orientant de plus en plus ses recherches sur le «Citoyen de Genève».

Les deux séjours qu'il effectue à Paris (grâce au soutien de l'Unesco, puis de la Fondation Ford), lors desquels il côtoie des personnalités de la trempe d'Edgar Morin, de Claude Lévi-Strauss ou de François Furet, ne font que confirmer le virage qui se concrétise en 1964 par la publication d'une monographie intitulée «Rousseau. Solitude et Communauté» et appelée à devenir un classique. Nommé professeur deux ans plus tard, Bronislaw Baczko n'aura pourtant guère le loisir de se reposer sur ses lauriers. Au lendemain de la guerre des Six-Jours (juin 1967), une violente campagne à forte coloration antisémite débouche en effet sur la remise au pas de l'université polonaise. Comme beaucoup de ses amis Baczko est discrédité par le pouvoir avant de se voir privé du droit d'enseigner et de publier.

Le refuge genevois Cela ne suffira pourtant pas à le réduire au silence. Invité par son collègue français Jean Ehrard, il s'installe, suivi par sa famille, à la Faculté des lettres de l'Université de Clermont-Ferrand où il est nommé professeur associé (1969-1973). C'est un autre grand historien, Jean-Claude Favez, alors doyen de la Faculté des lettres

de l'UNIGE, qui sera le principal artisan de sa nomination à Genève, où il pose ses valises en 1974.

Professeur ordinaire au Département d'histoire générale, il prend en charge à la fois l'histoire des mentalités et l'histoire de l'histoire. Un double dicastère qui va lui permettre de donner la pleine mesure de son talent.

En témoignent tout d'abord d'innombrables articles et contributions médiatiques ainsi qu'une série d'ouvrages dans lesquels il explore avec brio l'imaginaire politique lié à l'héritage des Lumières, ses paradoxes, ses continuités et ses ruptures: *Lumières de l'Utopie* (1978), *Une éducation pour la démocratie* (1982), *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs* (1984), *Comment sortir de la Terreur. Thermidor et la révolution* (1989) ou encore *Job, mon ami. Promesse du bonheur et fatalité du mal* (1997). Une solide bibliographie à laquelle on peut encore ajouter une participation active au vaste chantier des lieux de mémoire ouvert par Pierre Nora ainsi qu'au fameux *Dictionnaire critique de la Révolution française* dirigé conjointement par François Furet et Mona Ozouf.

«JEAN-JACQUES
ROUSSEAU (1712-1778)
QUITTE GENÈVE
EN 1728», PAR JULES
COURVOISIER, 1912.

Convaincre, transmettre, éveiller En atteste également le succès de ses cours. Professeur d'histoire reconverti au journalisme, Philippe-Jean Catinchi en résumait récemment l'atmosphère dans les colonnes du quotidien *Le Monde*: «*Sa générosité et son incroyable charisme, son autorité sereine et magnétique le rendent captivant et font de ses cours et de ses séminaires des rendez-vous où les places sont chères. Sans doute, autant que les qualités du chercheur, celles de l'homme expliquent cet engouement rare. Dépourvu de toute arrogance intellectuelle, Baczko sait s'adapter à tous les publics pour convaincre, transmettre, éveiller.*»

Même son de cloche chez celui qui a été son assistant et son doctorant, Michel Porret: «*Charisme, disponibilité, humanité à fleur de peau, générosité intellectuelle, œil curieux de tout, pipe au vent: l'immense pédagogue attire des foules d'étudiants qui se pressent dans ses enseignements. Qui en redemandent encore et toujours. Apprenant à penser et construire les objets du savoir que dispense Baczko avec une modestie proverbiale teintée d'humour, ils acquièrent cette autonomie intellectuelle que visent avant tout ses cours et ses séminaires.*»

Liberté et fraternité Peu avare de ses efforts, Bronislaw Baczko participe également dès son arrivée à Genève aux travaux de la Société Jean-Jacques Rousseau, avant de fonder, avec ses collègues de la Faculté des lettres Alain Grosrichard et Jean Starobinski, le Groupe d'étude du XVIII^e siècle. Un atelier pluridisciplinaire qui n'est pas sans rappeler l'expérience tentée à Varsovie une vingtaine d'années plus tôt, soit un séminaire libre et fraternel où s'exposent les chantiers en cours sur le siècle des

« JE N'AVAIS ALORS NI MAISON NI ARGENT, MAIS JE ME SUIS DIT QUE JE NE POUVAIS PAS LAISSER CES OUVRAGES-LÀ. ALORS JE LES AI ACHETÉS POUR QUELQUES SOUS »

Lumières, si possible au travers du prisme du monde contemporain.

Eprouvé par le décès prématuré de sa femme puis de sa fille, il ne cesse pourtant de travailler. Lauréat du prix Balzan en 2011, il trouvera ainsi encore l'énergie de faire fructifier cette prestigieuse récompense en bouclant, avec ses collègues Michel Porret et François Rosset, un monumental *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* (lire *Campus* 126) avant de s'éteindre à son tour au milieu de ses livres et de ses papiers. Un héritage qui n'est pas près de tomber dans l'oubli, comme le montre la sortie, quelques jours seulement après sa disparition, d'une nouvelle édition d'un article publié en 1967 en polonais et intitulé *La responsabilité morale de l'historien*.

Vincent Monnet

Bronislaw Baczko, «La responsabilité morale de l'historien», Michel Porret (ed.), Publications de la Sorbonne, septembre 2016, coll. Tirée à part.

Lire également l'entretien avec Bronislaw Baczko consacré à Rousseau paru dans *Campus* n°106

Bio express

1924 :

Naissance le 13 juin à Varsovie au sein d'une modeste famille juive

1956 :

Premier séjour à Paris

1959 :

Second séjour à Paris

1966 :

Professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Varsovie.

1969 :

Professeur associé à l'Université de Clermont-Ferrand.

1974 :

Professeur ordinaire à l'UNIGE

1987 :

Décès de son épouse

1989 :

Départ à la retraite

1990 :

Prix Biguet de l'Académie française

1996 :

Décès de sa fille

2009 :

Prix de la Ville de Genève

2011 :

Prix Balzan

2016 :

Décès le 29 août à Genève

À LIRE

LA CRITIQUE EN SON SOMMET

Pour des générations d'étudiants en lettres, son nom est associé à l'étude du siècle des Lumières ou à celle de la mélancolie, ses deux sujets de prédilection. On ne saurait pour autant enfermer l'œuvre de Jean Starobinski, né à Genève en 1920, entre ces deux bornes. Limpide, précise et savante, sa plume a en effet vagabondé bien au-delà, partout où se nichait la beauté du monde. C'est sur ce chemin que cette anthologie de plus de 1300 pages entraîne le lecteur. Guidé par les éclairages bienveillants de quelques-uns de ses héritiers au sein de la Faculté des lettres (Martin Rueff, Michel

Jeanneret, Laurent Jenny, Julien Zanetta) et de son fils, le musicologue Georges Starobinski, il y découvrira une centaine d'essais relativement méconnus écrits entre 1946 et 2010 et choisis parmi les quelque 800 entrées que compte la bibliographie du chef de file de «l'école de Genève». Consacrée à la poésie, la première partie – sobrement intitulée «Lire» – permet de croiser les figures d'auteurs tels que Ronsard, Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont, Char, Kafka, Breton, Jouve, Jaccottet ou encore Bonnefoy. Dans la seconde, «Regarder», celui que Martin Rueff considère comme «le plus grand critique littéraire de langue française du XX^e siècle» plonge son regard dans les toiles de Goya, Van Gogh, Pissarro, Balthus, Füssli ou Michaux. Dans la dernière – «Ecouter» –, ce pianiste averti, nourri dès l'enfance aux rendez-vous dominicaux de l'Orchestre de la Suisse romande, propose un compagnonnage avec Monteverdi, Mozart, Mahler, Stravinski et Ansermet. Prenant en compte l'œuvre «dans sa totalité vivante, telle qu'on peut en faire l'expérience à l'opéra», comme l'écrit son fils Georges, il y décrypte livrets et didascalies,

mais aussi les relations entre le verbe et le son, le rythme de l'action et le temps musical.

Introduit par une biographie très complète et richement illustrée qui s'étend sur près de 200 pages, l'ensemble, tenu par un art pleinement maîtrisé du contraste et du ricochet, dresse le portrait en creux d'un esthète à la curiosité inextinguible. Un esprit libre qui, au milieu des tourments qui ont agité le XX^e siècle, se sera efforcé de démontrer, avec une constance rare, que par sa capacité à attester de la «décence» humaine, l'art constitue sans nul doute le plus puissant des remparts contre les puissances de la destruction. VM

«JEAN STAROBINSKI. LA BEAUTÉ DU MONDE. LA LITTÉRATURE ET LES ARTS»,
PAR MARTIN RUEFF (ÉD), GALLIMARD, 1344 P.



L'EUROPE ET LA PAIX

En octobre 2012, l'Union européenne se voyait décerner un prix Nobel pour «sa contribution à la promotion de la paix, à la réconciliation, à la démocratie et aux droits de l'homme». Sans cesse mis en avant depuis la Déclaration Schuman de 1950, le lien entre la construction européenne et la paix n'a cependant jamais fait l'objet d'une étude scientifique critique. Une lacune que René Schwok, professeur associé au Département de science politique et relations internationales et directeur du Global Studies Institute se propose de combler en mettant en regard les positions défendues par les partisans de l'intégration continentale – pour qui la paix est dans l'ADN de l'Union – et celles qui sont exprimées par les eurosceptiques – qui mettent en avant des motivations davantage liées à un désir de profit qu'à des considérations politiques. Deux lectures que René Schwok renvoie dos à dos en montrant que la contribution à la paix de l'Union européenne n'est ni nulle ni incontestable, mais qu'elle se situe dans les nuances. Et l'auteur de conclure que même si l'UE ne pourra jamais empêcher des dérives extrémistes, elle peut en limiter les dommages en s'appuyant sur les règles et les institutions que les Etats membres se sont eux-mêmes imposés. VM

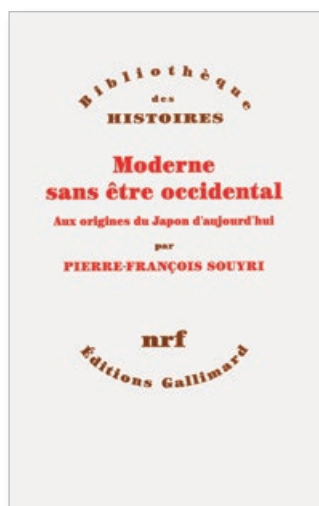
«LA CONSTRUCTION EUROPÉENNE CONTRIBUE-T-ELLE À LA PAIX?» PAR
RENÉ SCHWOK, PPUR, 133 P.



LE JAPON, L'OCCIDENT ET LA MODERNITÉ

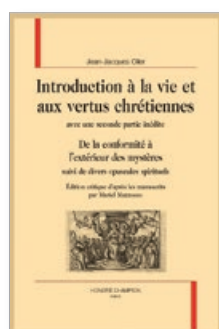
Fort de sa puissance économique et militaire, l'Occident a longtemps regardé de haut le monde extra-européen, considérant l'histoire de ces sociétés comme autant de blocs figés et monolithiques. Une posture contre laquelle Pierre-François Souyri, professeur à la Faculté des lettres et directeur de la Maison de l'histoire, s'inscrit en faux en prenant exemple sur le passé du pays du Soleil-Levant pour remettre en cause l'exemplarité de l'expérience occidentale. Car s'il est indéniable que le processus de modernisation du Japon s'est en partie construit sur des concepts et des idées venus d'Europe ou des États-Unis, il est également le fruit d'une logique propre à la société nipponne. Ainsi, dans les années 1880, la lutte pour la liberté des droits du peuple s'inspire davantage de la littérature classique chinoise que par les textes de Rousseau. De la même manière, le mouvement contre la destruction de la nature par le système industriel, qui devance de plusieurs décennies la montée en puissance de l'écologie en Occident, puise également ses inspirations dans une cosmologie typiquement asiatique fondée sur l'harmonie entre l'homme et l'Univers. C'est également vrai du féminisme, dont l'émergence vers 1910 est marquée par de nombreuses références au shinto, ou d'un socialisme largement nourri de confucianisme. Autant d'arguments qui montrent, comme le soutient Pierre-François Souyri, que la modernité à la mode occidentale n'est sans doute rien d'autre que l'aspect particulier d'un phénomène mondial. VM

«**MODERNE SANS ÊTRE OCCIDENTAL. AUX ORIGINES DU JAPON D'AUJOURD'HUI**», PAR PIERRE-FRANÇOIS SOUYRI, GALLIMARD, 490 P.



VOYAGE DANS LE PÉNAL

Amitié, statut de l'étranger, secret bancaire, droit d'auteur et pornographie dure.... Porté par un ton léger et parfois décalé, cet ouvrage signé par Yvan Jeanneret, professeur à la Faculté de droit, propose un voyage en 15 étapes à travers le monde pénal helvétique. «**GENÈVE-NEUCHÂTEL ET RETOUR**», PAR YVAN JEANNERET, ÉD. SCHULTESS, 146 P.



MYSTIQUE

Mariel Mazzocco, chercheuse à la Faculté de théologie, livre la première édition critique du dernier écrit du prêtre Jean-Jacques Olier (1608-1657), fondateur du Saint-Sulpice. Elle révèle aussi une «seconde partie» inédite: *De la conformité à l'extérieur des mystères*. «**JEAN-JACQUES OLIER. INTRODUCTION À LA VIE ET AUX VERTUS CHRÉTIENNES**», PAR MARIEL MAZZOCCO, ÉD. HONORÉ CHAMPION



TÖPFFER EN INTÉGRAL

La série inaugurée en 2002 s'achève avec la publication de ce dernier tome de la correspondance de Rodolphe Töpffer. Un outil indispensable pour qui s'intéresse à ce pionnier de la bande dessinée qui fut également professeur de rhétorique à l'Académie de Genève. «**RODOLPHE TÖPFFER. CORRESPONDANCE COMPLÈTE**» PAR J. DROIN, D. BUYSENS ET J.-D. CANDAU (ÉD), VOL VIII, DROZ, 542 P.



LE JOUR D'APRÈS

A l'issue de l'épopée napoléonienne, la Suisse se voit contrainte de reprendre son destin en main. En analysant les décisions prises par la Diète le 12 septembre 1814, Irène Herrmann, professeure associée à la Faculté des lettres, montre que la reconstruction d'une Confédération indépendante s'est faite à tâtons. «**12 SEPTEMBRE 1814. LA RESTAURATION**», PAR IRÈNE HERRMANN, PPUR, 131 P.



*Retrouvez
votre
Université
sur les
réseaux sociaux*

